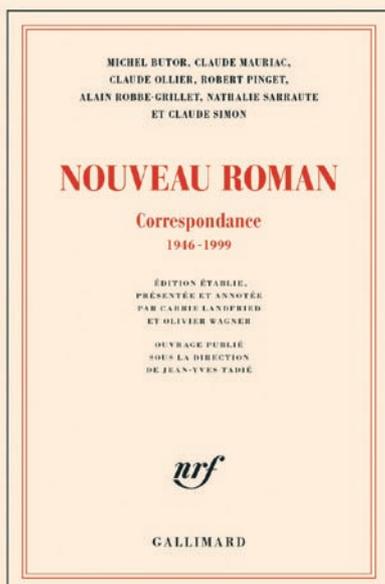


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

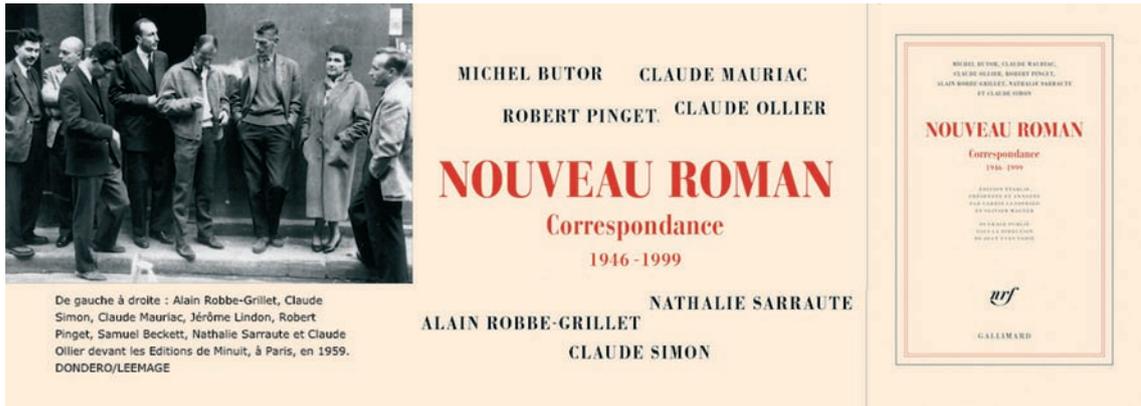


Sommaire

Dossier
Nouveau Roman
Correspondance d'un septuor, 1946-1999

02. Édito
03. Entretien avec Carrie Landfried et Olivier Wagner
07. Lettres choisies - Nouveau Roman
10. Portrait - Nathalie Sarraute

12. Séraphine, catalogue raisonné
14. Dernières parutions
17. Agenda



Édito

Nouveau Roman Correspondance d'un septuor, 1946-1999

Nathalie Jungerman

Carrie Landfried, universitaire (Franklin & Marshall College, Pennsylvanie) et Olivier Wagner, conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (BnF), ont réuni les échanges épistolaires de sept « nouveaux romanciers » en un volume publié aujourd'hui chez Gallimard (avec le soutien de la Fondation La Poste) sous le titre, *Nouveau Roman. Correspondance 1946-1999*. Tous deux sont aussi les éditeurs des *Lettres d'Amérique* de Nathalie Sarraute (Gallimard, 2017).

La correspondance à plusieurs voix rassemble les écrivains emblématiques de ce courant littéraire dont l'existence même n'a cessé d'être contestée. Il doit son nom à un journaliste du *Monde*, Émile Henriot, qui emploie l'expression « nouveau roman » dans un article de 1957 pour critiquer non sans véhémence *La Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet et *Tropismes* de Nathalie Sarraute (1939, réédité en 57). Cette appellation est adoptée par commodité, et désigne un groupe d'auteurs, pour la plupart édités chez Minuit, qui ont en commun le rejet des éléments traditionnels de l'écriture romanesque, tout en utilisant des modes narratifs très différents.

Les écrivains, Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Claude Simon, – protagonistes de cet ensemble inédit qui compte 243 lettres organisées en quatre chapitres –, se soutiennent, se lisent et s'estiment. Leurs lettres sont parfois très drôles, en particulier celles de Claude Ollier ou de Robert Pinget. Elles expriment leur amitié, leur rivalité parfois, leurs recherches sur l'écriture et sont accompagnées d'une excellente introduction de Carrie Landfried et Olivier Wagner.

Entretien avec Carrie Landfried et Olivier Wagner

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez établi, présenté et annoté la correspondance entre les écrivains Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Claude Simon, intitulée *Nouveau Roman, Correspondance 1946-1999*, parue chez Gallimard le 3 juin. Votre introduction débute par ces mots : « En 1989, interrogée à l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans du nouveau roman, Nathalie Sarraute déclarait : " Non, nous ne nous rencontrons presque jamais. J'ai connu Simon à New York en 83, et Pinget en même temps." » Une affirmation que cet échange collectif exhumé des archives contredit et qui souligne le rejet d'une appartenance à un groupe, à un mouvement littéraire...

Carrie Landfried et Olivier Wagner

Oui, justement, cette citation de Nathalie Sarraute, et des remarques similaires de la part d'autres écrivains rassemblés dans ce volume, ne correspondent pas à la réalité. S'il est vrai que Sarraute, Simon et Pinget ont passé du temps ensemble à New York en 1982, non pas en 1983, lors d'un colloque à New York University, et s'il est vrai que les échanges épistolaires entre Sarraute et Pinget ne débutent qu'à cette époque, il est non moins vrai qu'ils se sont rencontrés bien avant, comme le témoigne la fameuse photo de Mario Dondero prise devant les Éditions de Minuit en 1959. De plus, Sarraute et Simon s'écrivent depuis la fin des années 1950 et s'estiment de bons amis bien avant le colloque new-yorkais. Par ce projet, nous avons voulu montrer que même s'il ne s'agit pas d'un mouvement littéraire, les

auteurs associés au Nouveau Roman ont bel et bien trouvé une certaine solidarité à une certaine époque et ont forgé des amitiés qui ont résisté au passage du temps.

En 1971, Jean Ricardou (1932-2016), écrivain et théoricien de la littérature, lance une invitation à tous ceux qui se reconnaissent dans le Nouveau Roman pour participer à un colloque au Centre culturel international de Cerisy.

Les protagonistes de cette Correspondance (à part Claude Mauriac) acceptent et deux écrivains, très importants pour le Nouveau Roman, répondent par la négative : Samuel Beckett et Marguerite Duras (édités eux aussi par Minuit). Ces derniers sont également absents de votre édition...

Comment avez-vous formé ce corpus ? Et avez-vous retenu toutes les lettres de ce « septuor qui émerge des archives » ?

C.L. et O.W. Les limites du projet se sont imposées d'elles-mêmes. Tout simplement nous n'avons pas trouvé ou n'avons pas eu accès à beaucoup de correspondance de la part de Duras, Beckett, ou Ricardou avec ces sept auteurs. Pour ne donner qu'un exemple, dans le fonds Nathalie Sarraute à la BnF, il y a une seule lettre reçue de Duras et rien de la part de Beckett ou Ricardou. De plus, nous voulions surtout publier des lettres inédites. La correspondance entre Pinget et Beckett a déjà été l'objet de plusieurs études.

En ce qui concerne les sept écrivains du volume, nous avons publié la quasi-totalité des missives contenues dans les archives de chacun, avec l'exception de quelques faire-part, cartes de vœux ou accusés de ré-



Olivier Wagner, archiviste paléographe, est conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Il y est en charge des collections du XXe siècle et plus particulièrement des fonds Paul Valéry, Elsa Triolet-Louis Aragon, Nathalie Sarraute, Michel Butor et Claude Ollier. Il a déjà publié *Lettres d'Amérique* de Nathalie Sarraute (avec Carrie Landfried) et *Correspondance amoureuse* de Natalie Clifford Barney et Liane de Pougy (avec Suzette Robichon), aux Éditions Gallimard.



Carrie Landfried est professeure à Franklin & Marshall College (Pennsylvanie). Outre de nombreux articles sur Robert Pinget et Nathalie Sarraute, elle est co-éditrice de *Nathalie Sarraute, Lettres d'Amérique* (2017) aux Éditions Gallimard. (<https://www.fandm.edu/carrie-landfried>)

ception de livres qui, dans notre estimation, n'auraient pas approfondi la compréhension de leurs rapports. Malheureusement certaines lettres que nous aurions bien aimé inclure, surtout reçues par Pinget et Simon, ont été égarées.

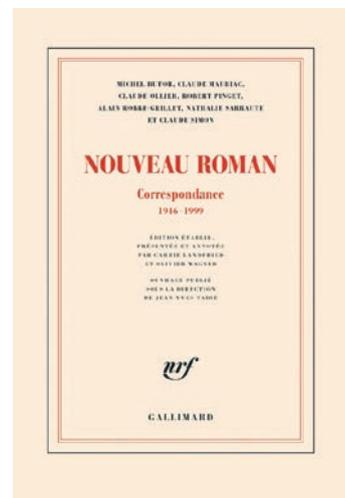
Les 243 lettres composant cet ensemble sont présentées dans un ordre chronologique et rassemblées dans quatre chapitres qui distinguent différents moments de l'histoire du Nouveau Roman. La correspondance de 1957 à 1962 évoque, notamment, un « sentiment de solidarité artistique ». Pouvez-vous nous parler du découpage de ces échanges épistolaires ?

C.L. et O.W. Comme cette publication est une entreprise inédite, nous avons beaucoup réfléchi à la manière d'organiser les lettres. Le travail de transcription dans les archives a mis l'accent sur l'évolution de rapports entre individus qu'on ne voulait pas perdre dans une correspondance croisée à sept voix. Mais, en mettant les lettres dans l'ordre chronologique, nous avons constaté que ces échanges individuels étaient respectés. En plus, une telle organisation nous a permis de discerner plus clairement des étapes dans ce phénomène littéraire qu'on nomme « le Nouveau Roman ». Les quatre chapitres se sont imposés d'emblée. La première partie, de 1946 à 1956, commence par les premiers tâtonnements littéraires de Claude Ollier et Alain Robbe-Grillet, deux amis du STO passionnés de littérature, philosophie et musique. Vers la fin de cette décennie, Robbe-Grillet rejoint Minuit en tant qu'auteur et éditeur et recrute Robert Pinget qui fait son entrée dans le volume à la fin de 1954. La deuxième partie, 1957-1962, représente la période la plus riche en échanges, « le moment Nouveau Roman » caractérisé par des rencontres, publications, voyages et récompenses qui les soudent surtout face à la presse souvent peu compréhensive. Mais cette solidarité fugace va céder à des années d'éloignement à la fois artistique et géographique. De 1963 à 1971, ils poursuivent de nouveaux projets, souvent exploitant d'autres médias, et

s'écrivent peu. Ce troisième chapitre est donc le plus court. Mais les colloques organisés à leurs sujets dans les années 1970 et 1980 les réunissent de nouveau autour de préoccupations littéraires partagées. La correspondance de 1971 à 1999 marque une longue période de détente avec l'évocation des souvenirs heureux et l'affirmation des amitiés de longue date.

Le ton des lettres est différent selon les correspondants et, en effet, témoigne parfois d'une amitié de longue date, d'une proximité. Les épistoliers font preuve d'humour, jouent avec les mots... (Par exemple, Claude Ollier en 1953 et Claude Simon en 1958 écrivent respectivement à Alain Robbe-Grillet : « lit, théâtre » et « lis-tes-rature »). Nathalie Sarraute, quant à elle, est d'une autre génération, qui plus est, la seule femme... Que dire de la relation entre ces différents écrivains ?

C.L. et O.W. C'est probablement ce qui nous a le plus fasciné dans ce projet. Non seulement les relations entre différents écrivains, mais aussi comment certains montraient des facettes différentes de leurs personnalités selon le correspondant. Par exemple, les lettres de Claude Ollier à Alain Robbe-Grillet, son ami de longue date, lors de son premier séjour aux États-Unis en 1959-1960 ne ressemblent pas à celles écrites à Nathalie Sarraute, cette grande dame de la littérature, à la même époque. Le trio Ollier-Pinget-Robbe-Grillet est tellement drôle ! On aime particulièrement les lettres en langues étrangères sous la plume de Pinget. Le triangle formé par Butor, Mauriac et Sarraute est tout autre. Si Sarraute fait preuve d'une certaine pudeur dans sa correspondance, on ne peut qu'être touché par l'affection que montre Claude Mauriac à son égard ou les détails de la vie domestique que Butor partage volontiers avec elle. Il y a des tensions et des rivalités aussi, surtout entre Robbe-Grillet



Nouveau Roman, Correspondance, 1946-1999
Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Claude Simon
Édition de Carrie Landfried et Olivier Wagner.
Édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié
Éditions Gallimard,
Collection Blanche, 3 juin 2021

Avec le soutien de la Fondation La Poste



De gauche à droite : Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Claude Mauriac, Jérôme Lindon, Robert Pinget, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute et Claude Ollier devant les Éditions de Minuit, à Paris, en 1959. © Dondero/Leemage

et Sarraute, mais celles-ci sont moins frappantes que les marques de soutien mutuel.

Le « nouveau roman », terme donné par un journaliste du *Monde*, s'apparente à un commun besoin de rupture avec des modes traditionnels de narration. Il remet en question les normes du roman réaliste héritées du XIXe siècle. « Raconter est devenu proprement impossible », écrit Alain Robbe-Grillet dans un article de 1957 publié dans le recueil *Pour un Nouveau Roman* (Minuit, coll. Critique, 2010). Quelles sont les caractéristiques de cette nouvelle forme d'écriture qui regroupe des auteurs aux styles très différents ?

C.L. et O.W. Ces auteurs ne forment pas un mouvement littéraire, et donc il est difficile d'identifier des caractéristiques en commun. Ce besoin de rupture avec le roman traditionnel du XIXe siècle se manifeste de manières fort distinctes chez les uns et les autres. En plus de l'impossibilité de la narration que vous mentionnez, le refus de la psychologie est souvent cité comme un trait commun. Mais on trouve bien plus de différences que de similarités.

Comme vous l'indiquez vous-même, c'est une étiquette qui leur est imposée de l'extérieur. Le fait d'avoir publié des textes phares dans la même période et souvent à la même maison d'édition n'a fait que renforcer un regroupement qui n'était pas pour autant évident. Nous pensons que la solidarité est née d'un désir de se défendre des attaques qu'ils ont subies et de réclamer l'appréciation réelle qu'ils éprouvaient pour le travail de leurs contemporains.

À propos de *La Route des Flandres*, Nathalie Sarraute, dans une lettre de 1960, s'adresse à Claude Simon en ces termes :

« Jamais on n'aperçoit le moindre joint, tout vient d'une seule coulée, et si, à chaque instant, on est ébloui par des passages étonnants, ils se fondent dans le tout, animés d'un même souffle. C'est un organisme vivant. C'est cela, je crois, une œuvre d'art. » Ce commentaire sur le livre de Claude Simon confirme l'importance de la syntaxe, du tempo, de la langue prise comme objet...

C.L. et O.W. C'est une de nos citations préférées du volume ! Elle témoigne d'une affinité littéraire particulière entre Sarraute et Simon, une affinité qui n'est pas partagée par tous les auteurs groupés ici. Ni Sarraute ni Simon ne cachent l'aspect laborieux de l'écriture, la nécessité

de travailler et retravailler leurs textes. On sait que Sarraute a laissé beaucoup de brouillons de ses romans même s'ils ne seront pas consultables avant 2036. Simon parle de ses difficultés d'écrire *La Route des Flandres* dans une lettre à Claude Ollier : « je continue à suer sang et eau sur mon malheureux bouquin. Cette fois c'est plutôt le genre "mécanique de précision – finition main" que mayonnaise. Aussi, jusqu'à ce que la dernière petite vis soit posée tout peut encore s'en aller en morceaux. » Il est intéressant de noter les ressemblances entre ces deux descriptions du même livre: Simon parlant de « vis » et Sarraute de « joint », deux métaphores liées à la fabrication artisanale. Et si Sarraute apprécie l'attention portée au rythme et aux choix lexicaux chez Simon, ce dernier se dit attentif aux « subtiles et minutieuses investigations » que contient *Le Planétarium* dans une lettre de 1957.

Dans cette correspondance à sept voix, on découvre aussi les impressions des uns et des autres quant à leur séjour aux États-Unis. Nathalie Sarraute s'y rendra plus tardivement, invitée à donner des conférences et reçue en véritable star littéraire. Le recueil de ses *Lettres d'Amérique* (Gallimard, 2017), dont vous avez aussi établi l'édition, la montre enjouée, enthousiaste et parfois sarcastique...

C.L. et O.W. Cette découverte des États-Unis tient une place importante dans cette correspondance et dans la carrière de ces écrivains. L'intérêt qu'ont montré des intellectuels et universitaires américains dès 1959/1960 représente une affirmation de leur apport culturel qui tardait à se manifester en France. Plusieurs y ont trouvé de l'inspiration artistique, créant par la suite des œuvres situées en Amérique du Nord. On pense notamment à *Mobile* de Michel Butor, *Été indien* de Claude Ollier, *Projet pour une révolution à New York* d'Alain Robbe-Grillet et *Les Corps conducteurs* de Claude Simon.

Les lettres écrites par Butor, Ollier et Pinget lors de leurs séjours au début de 1960 sont à comparer avec celles de Robbe-Grillet et Sarraute à leurs époux respectifs quelques années plus tard, les écrivains plus jeunes ayant traversé l'Atlantique bien avant les deux « chefs de file ». Les premiers ont partagé leurs impressions et la réception du Nouveau Roman avec les derniers, mais rien ne préparait Robbe-Grillet et Sarraute à l'accueil enthousiaste qu'ils ont reçu. Ollier et Pinget (et aussi Simon qui n'y effectue son premier voyage qu'en 1968) étaient beaucoup moins séduits par le milieu universitaire américain que

Butor, Robbe-Grillet et Sarraute qui y sont souvent retournés par la suite pour enseigner et faire des conférences.

Presque tous les auteurs du Nouveau Roman ont investi d'autres territoires artistiques : théâtre, cinéma, radio. Il en est question dans cette correspondance. En quoi l'écriture pour la radio ou pour le cinéma prolonge-t-elle la quête des écrivains du Nouveau Roman ?

C.L. et O.W. Il est vrai que l'expérimentation avec la forme romanesque a souvent abouti à des explorations avec d'autres médias, notamment le cinéma pour Robbe-Grillet, le théâtre pour Pinget et Sarraute, la radio pour plusieurs de ces auteurs. Un intérêt pour l'oralité, déjà présent dans la prose de Pinget et Sarraute, par exemple, s'apprête bien à la radio. Les descriptions très visuelles dans les premiers romans de Robbe-Grillet trouvent une suite logique dans le cinéma d'avant-garde. Ollier et Butor font preuve d'une sensibilité musicale qui informe leurs créations radiophoniques. Chacun continue à pousser les limites du médium choisi.

Comment en êtes-vous venus à vous intéresser au Nouveau Roman et par quel auteur et quel livre avez-vous commencé ?

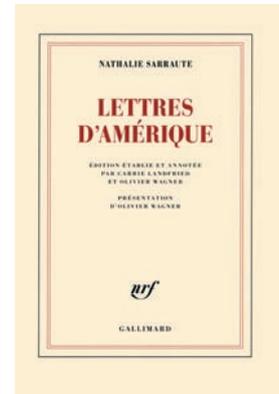
C.L. Ma découverte du Nouveau Roman date du début des années 1990 dans des cours de littérature française à Grinnell College, une petite université dans l'Iowa. Je me souviens surtout des textes de Sarraute et Robbe-Grillet : des essais théoriques, quelques extraits de *Tropismes*, la lecture de *La Jalousie*. On a

aussi lu *L'Amant* de Duras. En 1993-1994 j'ai suivi un cours à l'Université de Provence. Au programme il y avait *La Route des Flandres* de Simon, *Le Planétarium* de Sarraute, *La Modification* de Butor. De retour à Grinnell j'ai lu *Enfance*, et c'était le coup de foudre. J'ai décidé de faire une thèse sur le rôle de l'oralité chez Sarraute à New York University. Je n'ai découvert Pinget, Ollier et Mauriac que plus tard, grâce à leurs œuvres radiophoniques.

O.W. La rencontre avec le Nouveau Roman a un vrai caractère accidentel, ou providentiel peut-être. Ce n'est qu'en devenant conservateur au département des Manuscrits de la BnF que j'ai découvert d'abord l'œuvre de Sarraute, puisque ses archives faisaient partie des fonds qui m'ont été d'emblée confiés. Je garde un souvenir toujours très ému de cette période de découverte où mon classement de la correspondance de l'autrice avançait au même rythme que ma lecture de ses œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade. J'ai été fasciné par cette littérature qui, presque dix ans plus tard, ne me quitte désormais plus.



Nathalie Sarraute
Photo Jacques Sassié
© Éditions Gallimard



Nathalie Sarraute
Lettres d'Amérique
Édition de Carrie Landfried et Olivier Wagner
Présentation d'Olivier Wagner
Éditions Gallimard, coll. Blanche, 2017



De gauche à droite :
Nathalie Sarraute
Alain Robbe-Grillet,
Michel Butor et
Claude Simon,
devant les Éditions
de Minuit, à Paris,
en 1959.
© Dondero/
Leemage

Lettres choisies

Nouveau Roman
Correspondance 1946-1999
© Gallimard, 2021

ALAIN ROBBE-GRILLET À CLAUDE OLLIER

Bois-Boudran le 15 mai [1951] (on gèle !)

Mon toto,

Si je n'ai pas accompagné le Jean Cau d'une missive personnelle, depuis longtemps projetée, si j'ai préféré donner ma démission à l'IFAC, si je renonce à suivre ma sœur dans ce voyage qu'elle entreprend en Turquie, au Liban et ailleurs, si je ne lis presque plus, si je suis de plus en plus insupportable à ceux qui me fréquentent, si je n'écoute le 4ème Quatuor de Bartok que deux fois par mois, si j'ai abandonné l'étude de l'anglais (méthode à 6 000), si enfin je me vois obligé de repousser mon voyage à Demnate jusqu'au mois de novembre, tout cela c'est à cause des *Gommes*, mon idée fixe, ma joie, mon tourment, ma colique, ma migraine, en somme ce pour quoi je vis, et qui en fait me parasite absolument.

Ce qui ne me satisfait pas, ce n'est pas tant comme tu le supposes (j'ai à l'instant ta lettre du 10/5) les pages terminées que je t'avais promises, non celles-là contiennent quelques bonnes choses au milieu d'autres plus discutables, mais en somme je les ai voulues telles qu'elles sont (ou à peu près) ; ce qui m'ennuie c'est le reste que je n'ai pas encore écrit et qui, au train où je vais, risque de m'occuper beaucoup plus longtemps que je n'avais espéré. Je reçois de très nombreux encouragements, en particulier du nommé Georges Lambrichs (rédacteur en chef et directeur littéraire des Éditions de Minuit) qui me comble de félicitations et de promesses — mais malheureusement celles-ci ne semblent pas se réaliser souvent ! Je crois quand même que paraîtra dans un très prochain numéro de *Critique* une note écrite à sa demande au sujet du *Coup de barre* où j'expose quelques idées qui me sont chères, concernant la littérature. Seulement Bataille a cru bon d'y supprimer un passage essentiel jugé irrespectueux envers l'invincible mémoire du sacro-saint Raymond Roussel ; je ne sais pas encore au juste ce qu'il en restera. Le mot d'ordre demeure : « Dites pas de conneries ! »

Quant aux extraits du *Régicide* et 2 ou 3 courts textes acceptés en principe pour *84*, ils risquent, s'ils voient jamais le jour, de ne le faire que dans de longs mois, vu les ennuis financiers qui empêchent la revue de paraître. Il promet aussi (Lambrichs) de publier un jour ou l'autre intégralement *Le Régicide* et se montre aimablement très emballé par le début des *Gommes* à lui soumis. Tout cela évidemment ne lui coûte pas très cher. Si tu veux m'envoyer des textes (courts ou longs) de toi pour les soumettre pareillement à son appréciation généralement flatteuse et à sa très hypothétique publication, la chose est très aisée, tu as là, en tout cas, l'occasion de te faire connaître dans un groupe s'intéressant sincèrement à la littérature, ce qui peut t'être précieux si tu comptes un jour ou l'autre t'y consacrer un peu plus que ton métier ne te permet actuellement (et tu ne te permettras jamais probablement). Tu dois savoir que Nanette a donné sa démission à la SOFCA pour la fin du mois de mai. Donc me voilà sans-logis.

Je vais me refaire en Bretagne pour 3 ou 4 mois qui peut-être me suffiront pour venir à bout de mon truc. Et ensuite — quand ça sera fini — novembre ? (ou plus tard ?) je voudrais faire le tour de la Méditerranée avec toi si tu es encore disposé à me recevoir, un arrêt d'1 ou 2 mois (ou plus ?) chez toi à Demnate. N'aurais-tu pas par exemple 1 mois de vacances au printemps suivant pour revenir en France par l'Égypte, la Turquie et la Grèce ? Ça serait drôle de faire ça ensemble. En auto-stop à travers le désert de Libye !!!

Oui je rapporterai les 6 disques à moi confiés. As-tu peut-être une occasion de te les faire convoyer avant ? Ils sont toujours en bon état (à part les 2 spires du concerto qui étaient déjà

sabotés quand JMG me l'a remis — et qui je crois — as-tu dit ? — ont été bousillées par toi). Dans les deux j'aime surtout les étonnants mouvements lents. À part ça j'ai : Debussy, Ravel, Stravinsky, Bach. Amitiés réitérées, Alain.

Réponse 30 rue Gassendi, Paris XIV.

CLAUDE OLLIER À ALAIN ROBBE-GRILLET

Casablanca 6-6-55

Ma Vieille Branche,

Figure-toi que j'en étais au gruyère. J'écoutais platement à la radio locale la quotidienne et vespérale relation des grands événements. Tout d'un coup le spiqueur gâteux a sauté le bougre de la grève des flics au Pakistan les vaches à l'attribution foutre du Prix des Critiques merde à un nommé Robbe-Grillet nom de Dieu pour son roman *Le Voyageur* (qu'il dit, le con).

Mon premier réflexe a été d'avaler tout rond l'ultime parcelle de gruyère de mon dîner. Le second de téléphoner au gars Balleydière pour lui annoncer la nouvelle ; puis le troisième, m'étant rappelé qu'il n'avait pas le téléphone, de te dire instantanément par écrit que j'étais bougrement content.

Voilà. C'est fait. Un truc comme ça, ça s'arrose, même en Suisse. Aussi vais-je absorber derechef une substantielle quantité de cognac pour fêter l'événement.

C'est ton père qui doit crâner avec les collègues du bureau. J'espère qu'on aura bientôt l'occasion de déconner en famille.

Très amicalement
Claude

CLAUDE OLLIER À NATHALIE SARRAUTE

Chicago, 10.1.60

Chère Nathalie,

Un petit mot pour vous remercier de m'avoir un jour indiqué l'existence de la collection James Joyce à la bibliothèque de l'Université de Buffalo. Sinon, personne ne m'en ayant parlé ici, je n'aurais jamais eu l'idée d'aller dans cette ville, d'ailleurs affreuse. Les États-Unis sont, culturellement, organisés d'une façon très bizarre : on s'ignore d'État à État ; de petits groupes entretiennent un semblant d'activité intellectuelle ici et là, mais il n'y a ni coordination ni centralisation. Ces efforts sont dispersés, pas absolument vains, mais perdus dans l'océan de la fausse culture officielle (radio-TV-propagande). New-York ignore Boston, qui ignore Chicago, etc. Seule San-Francisco paraît entretenir des liens réguliers avec « la plus grande ville du monde », mais peut-être ces liens se limitent-ils à quelques voyages aériens de quelques spécialistes. J'ai eu l'occasion de rencontrer Nelson Algren, ici à Chicago, et ce n'est certainement pas lui qui peut contribuer à nuancer cette impression générale d'isolement, tout à fait tragique dans son cas particulier.

Dans le cadre « nouveau roman », je fais de mon mieux pour expliquer, commenter, dans la mesure de mes moyens et connaissances. Les étudiants sont attentifs, curieux de nouveauté ; leurs professeurs aussi, mais ces derniers sont tellement conditionnés par les normes du roman classique qu'il est bien difficile de les amener sur le terrain nouveau. Et ils ne paraissent pas toujours en avoir envie ; ils préfèrent s'exalter, se gargariser de « liberté », d'« humanisme » et d'idéalisme traditionnels. Presque toute la vie intellectuelle, ici, donne une pénible résonance d'inauthenticité. Seuls les noirs sont dans leur peau, leur sang, leur culture, et semblent savoir où ils vont. Chicago est une ville passionnante, en pleine évolution. J'espère avoir de vos nouvelles prochainement, et vous adresse, chère Nathalie, mon amical et respectueux souvenir. Claude Ollier

Je serais très content que vous m'écriviez un petit mot. Mon adresse à San-Francisco est : c/o I.I.E. 291 Geary Street. San Francisco (California)

NATHALIE SARRAUTE À MICHEL BUTOR

le 22 février 1960

Cher Michel,

Je me sens très intimidée : vos articles réunis dans *Répertoire* confirment avec force l'impressionnante étendue de votre culture, l'originalité et la pénétration de vos jugements. Je sens que je vais vous paraître terriblement fruste en vous parlant de *Degrés* que je viens seulement de lire (interrompue par des jours mouvementés, passés en Belgique, et aussi en Suisse sous le patronage du charmant Jean Starobinski qui vous aime tant et avec qui nous avons souvent parlé de vous), mais tant pis, je vous dirai ce que j'ai très sincèrement éprouvé en le lisant. D'abord un grand étonnement, un dépassement : cela ne ressemblait à rien de déjà vu ou seulement entrevu ou pressenti. Et puis, à mesure que j'avais, l'extraordinaire dépouillement, la simplicité du style — extraordinaire quand on connaît la luxuriance à laquelle peuvent tout naturellement vous porter vos moyens — ce style uni, gris, d'une discrétion parfaite, sans la moindre coquetterie, sans la plus petite fioriture, admirablement adapté à ce qui est, je crois, votre propos, plonge le lecteur dans cette grisaille, cet amoncellement et cet effritement incessants, cette chute dans le vide contre laquelle nous ne cessons de mener une lutte sourde, obstinée et désespérée. Mais cette existence — la nôtre — à tout moment, des éclats — froids et durs — de diamants, des particules incandescentes venues d'autres lointains, la traversent... Je me suis toujours étonnée que cette vie-là ait été si totalement exclue de la littérature, que Sartre, par exemple, ait montré son Mathieu, professeur de philosophie, avec un cerveau nettoyé, passé à l'aspirateur, d'un vide surprenant, invraisemblable. C'est merveilleux que vous ayez donné à cette culture — la secondaire — qui s'intègre à nous de façon si complète et définitive, cette place unique, sans précédent, dans la littérature.

Peut-être n'est-ce pas cela que vous avez voulu nous montrer, pas ce que j'ai vu. Votre voix est si délicate et volontairement assourdie qu'elle laisse au lecteur une liberté de choix très grande entre tous les chemins qui s'ouvrent à lui. Peut-être me suis-je égarée. Cette direction est celle où m'a poussée ma vie — que j'ai retrouvée dans votre livre — mon enfance (vous vous souvenez comme, à ce propos, notre ami André Berne-Joffroy m'avait taquinée...). Sûrement d'autres lecteurs ont suivi des voies très différentes.

Maintenant vous êtes, je l'espère, heureux là-bas, ayant terminé ce dur travail et très loin de nos miasmes. Vous pourrez, j'en suis sûre, y mûrir dans un calme, un silence relatif, votre prochain livre. J'espère que vous n'avez pas été trop dépayés et que les Américains se sont montrés tels qu'on les dit, hospitaliers et gentils. Je serais heureuse d'avoir de vos nouvelles. Croyez, ainsi que Marie-Jo, à toute ma fidèle amitié. Baisers à Cécile.

Nathalie

NATHALIE SARRAUTE À CLAUDE SIMON

Paris, le 21 octobre 1960

Cher Claude Simon,

Je me dis que si j'attends pour vous écrire de pouvoir exprimer comme je le voudrais ce que j'ai éprouvé en lisant *La Route des Flandres*, ma lettre sera terminée en même temps que paraîtra votre prochain roman. Je me contenterai donc de vous dire tout bêtement que j'ai lu le livre tout entier, comme le début, dans la joie. Jamais on n'aperçoit le moindre joint, tout vient d'une seule coulée, et si, à chaque instant, on est ébloui par des passages étonnants, ils se fondent dans le tout, animés d'un même souffle. C'est un organisme vivant. C'est

cela, je crois, une œuvre d'art.

Je souhaite à ce livre tout ce qu'il est possible de lui souhaiter. Croyez, je vous prie, à ma fidèle amitié,
Nathalie Sarraute

ALAIN ROBBE-GRILLET À NATHALIE SARRAUTE

Istanbul le 12 novembre [1960]

Chère Nathalie,

J'ai vu avec plaisir que vous aviez pu faire ces conférences scandinaves. Il le fallait ; et je savais bien que l'on serait prêt, de toute façon, à vous accueillir. Je suis curieux de savoir, maintenant, quel a été le comportement des autorités françaises de là-bas et de Knapp en particulier. Il m'avait écrit, avant votre passage, une lettre gentille et un peu gênée, où il tentait de m'expliquer les choses. Sans doute ne pouvait-il faire que ce qu'il a fait ? Mais ensuite ?

Pour moi cela se passe ici de façon analogue : je parlerai à Ankara devant les étudiants en lettres, et à Istanbul à l'Union des écrivains. Mais l'attaché culturel français à Ankara a été ouvertement très bien. En réalité ils n'ont reçu aucun ordre net, mais, comme cette affaire des 121 a fait pas mal de bruit dans leur milieu, certains préfèrent ne pas se mouiller.

Le pseudo nouveau-roman est ici aussi assez en vogue parmi les universitaires : il y a en particulier un groupe de professeurs (des Turcs) qui préparaient, quand je suis arrivé ici, un numéro entier de revue entièrement consacré à vous et à moi ! J'espère que les troubles intérieurs à la Faculté (dont vous avez dû entendre parler) ne vont pas retarder un projet si louable.

Je ne serai pas rentré pour le Médicis, et cette fois encore je voterai donc par correspondance. Je regrette seulement de ne pas connaître maintenant votre position, car je tiens beaucoup à notre alliance. Il me semble que Simon ferait cette année un lauréat parfait. Pour moi, en tout cas, je ne vois rien d'autre. Mais a-t-il vraiment des chances au Renaudot ? Vous devriez le demander clairement à Lindon et à Nadeau ; vous les connaissez assez bien l'un et l'autre pour que cette démarche soit toute normale ; car il faut évidemment lui laisser le Renaudot s'il doit vraiment l'avoir. Et dans le cas contraire je vote pour lui de tout cœur et à tous les tours. Mais vous avez peut-être, de votre côté, trouvé des chefs d'œuvre dans les romans arrivés après mon départ ?

À bientôt en tout cas, j'ai des tas de choses à vous raconter.

Très amicalement,

Alain RG

CLAUDE SIMON À ALAIN ROBBE-GRILLET

[Lettre dactylographiée et sans date, début 1961 ?]

Cher Alain et Directeur Littéraire,

On cause, on cause... et puis on se trouve tout à coup dans une situation en porte à faux, dont il importe pour le bien de tous de sortir au plus vite.

Comment ai-je pu avoir l'étourderie (moi, le Monsieur Jourdain du « Nouveau Roman » qui fais de la prose sans le savoir et place en exergue de ses bouquins d'aberrantes phrases de Pasternak ou de Malcolm de Chazal, etc.) de donner l'autre jour mon accord (sans doute l'occasion, l'herbe tendre — cela se passait à la campagne — et quelque diable aussi — en l'occurrence Jérôme qui me surestime — me poussant) lorsque notre Président Directeur Général m'a proposé de collaborer à ce fameux Dictionnaire ?

Pauvre de moi, qui n'ai ni théorie, ni d'autre préoccupation que de trouver (péniblement) le meilleur moyen d'exprimer (copier) mes émotions, sans plus (émotions toutes bêtes et toutes simples, comme la peine de perdre une vieille tante, ou le plaisir de regarder voler un oiseau, ou la trouille en entendant siffler des balles, ou la perplexité dans laquelle me plonge le suicide, ou retrouver une odeur, une couleur, et rien d'autre), et serais donc bien embarrassé de vous suivre dans des considérations de haute métaphysique comme par exemple la *salvation* du genre humain en le débarrassant de

l'angoisse (moi qui suis typiquement un angoissé), ceci étant obtenu par la suppression du tragique, de la « récupération » (là, je vous suis, mais sans espoir de salut, simplement parce que je trouve que la récupération c'est con) et celle de l'anthropomorphisme (là je ne vous suis plus, parce que je n'arrive pas à voir la diabolique malfeasance d'icelui — ce qui ne veut pas dire que vous ayez tort là dessus : il se peut que plus tard (vous savez, je suis un peu « demeuré ») je comprenne, mais pour le moment non — alors pourquoi se faire violence ? J'écris pas pour m'emmerder : « Ne forçons point notre talent nous ne ferions rien (en français « faire » veut dire chier avec grâce, vous connaissez ? — et je vous signale même dans mon prochain bouquin un passage où des chevaux et des nuages font assaut de lenteur et de « majesté », *ke sé, commondi, kelkchoz de particulièrman gratiné dan le janr* (les Éditions de Minuit vont sûrement refuser un truc comme ça...)

Bref, si nous pouvions peut-être faire un petit bout de chemin ensemble en confrontant nos préoccupations esthétiques (et encore ! parce que des machins comme, par exemple, l'épaisseur, ou la minceur ou la transparence, ou l'obésité, ou la maigreur, ou etc. du personnage, c'est complètement en dehors de mes préoccupations — en un mot je ne crois pas qu'il y ait de *lois* en art, sinon pour être bénéfiquement transgressées), je ne vois pas trop où nous pourrions aller ensemble sur le terrain de l'éthique (ou si vous préférez de l'engagement, ou si vous préférez de la littérature « utile », ou si vous préférez du roman considéré comme moyen (délivrer l'humanité de son angoisse) et non comme fin) qui semble vous être chère.

Non que je me moque (ne croyez pas ça : vous auriez tort) de vos théories. Simplement ce ne sont pas les miennes (et pour cause puisque je n'en ai pas, avance en tâtonnant), ce qui n'empêche pas (il faut vous dire que je ne suis pas du genre hargneux — style : « Ceux qui ne pensent pas comme moi sont tous des cons et des salauds » — tolérant plutôt, même intéressé par tous ceux qui m'apportent quelque chose de différent, vous saisissez ?), ce qui donc ne m'empêche pas de les trouver (vos théories) passionnantes, ne serait-ce, comme vous le dites très bien vous-même, que parce qu'elles vous ont permis de faire des romans pour lesquels vous connaissez ma très vive admiration. Ce qui suffit amplement à les justifier (je veux dire : la réussite de vos bouquins justifie l'utilité de vos théories, pas mon admiration justifiant vos bouquins, bien sûr !).

Jérôme et vous avez beaucoup fait pour moi. Ce serait bien mal vous manifester ma reconnaissance, me semble-t-il, que de m'immiscer dans une équipe accomplissant un travail tellement au-dessus de mes possibilités que, même avec la meilleure volonté du monde, ma participation équivaldrait comme vous dites (ou comme dit Jérôme — on ne saura jamais...) à un véritable sabotage.

Je crois donc que le plus raisonnable est que je continue à écrire mes petites histoires (c'est déjà pour moi tellement difficile et exige la totalité de mes faibles forces) que les Éditions de Minuit publieront si elles ne les trouvent pas trop anthropophages — je veux dire anthropomorphes (ces mots savants, je m'y perds...)

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de cette sage décision, en comprenant les raisons, et même l'approuverez. Bien amicalement à vous

MICHEL BUTOR À NATHALIE SARRAUTE

Berlin, le 2 juin 1964

Chère Nathalie Sarraute.
Ainsi vous revenez des États-Unis ! Vous imaginez à quel point je suis curieux de connaître vos impressions. Où êtes-vous allée ? Qui avez-vous vu et quoi ? Je passerai quelques jours à Paris à la fin du mois, du 25 juin au 1er juillet ; mais vous serez sans doute déjà partie à la campagne. Si vous êtes là, et que vous ayez un instant de libre, je serais ravi de venir vous saluer où vous voulez. Je brûle de vous bombarder de questions.
Ici, c'est déjà l'été, les filles sont toutes brunes.
Amitiés de tous,
Michel Butor

CLAUDE MAURIAC À NATHALIE SARRAUTE

Lettre dactylographiée du 29 avril 80

Très chère Nathalie,
l'opération de mon second œil a retardé la lecture de votre beau livre, au point même que j'ose à peine vous écrire à son sujet. L'usage de la parole et du silence vous demeurez la seule à nous en découvrir les mystères, d'autant plus évidents que nous en avions tous l'expérience, mais sans savoir, nous, l'exprimer par ces paroles silencieuses et ces silences parlants. Ne croyez jamais que j'oublie ce que nous vous devons — et que nous vous aimons.
Claude Mauriac

ROBERT PINGET À NATHALIE SARRAUTE

Paris 2.10.89

Chère Madame,

De retour, avant-hier, d'un bref séjour à New York (où j'ai souffert d'un lumbago !) je trouve votre beau livre sur ma table. Impossible de ne pas vous en remercier tout de suite tant cela me touche. Je sais déjà que je vais trouver dans cet écrit une foule de belles surprises telles que je les aime.
Avec toute mon amitié et ma reconnaissance,
Robert Pinget

Sites Internet

France Culture • Nathalie Sarraute :

<https://www.franceculture.fr/personne-nathalie-sarraute.html>

Nathalie Sarraute, *Lettres d'Amérique*.

Par Gaëlle Obiégly (FloriLettres n°185) : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/nathalie-sarraute-lettres-damerique-par-gaëlle-obiégly>

France Culture • Le nouveau roman en 5 grands principes

<https://www.franceculture.fr/litterature/le-nouveau-roman-en-5-grands-principes>

Éditions Gallimard

<http://www.gallimard.fr>

Éditions de Minuit

<http://www.leseditionsdeminuit.fr>

Nathalie Sarraute

Portrait

Par Corinne Amar

« ... C'est vrai, qui suis-je moi ? Je ne suis rien... »

... C'est bien normal que je me désespère... »
Nathalie Sarraute - *Entre la vie et la mort**

Lorsqu'on cherche à connaître l'auteur de *Tropismes* au-delà de ses textes, en allant puiser dans ses entretiens ou sa rare correspondance publiée - elle avait fait le choix de s'exposer le moins possible - il arrive qu'on tombe sur ses *Lettres d'Amérique*** écrites en 1964 et adressées à son mari, Raymond Sarraute, alors qu'elle est happée dans une traversée continentale des USA, ou encore, sur ce recueil d'entretiens avec Simone Benmussa où elle tente de répondre à la question impossible : « Qui êtes-vous, Nathalie Sarraute ? », et place en exergue ce laconique et puissant *Je ne suis rien, C'est bien normal que je me désespère*.

Française par son éducation, russe par sa famille, Natalia Tcherniak naît à Ivanovo, dans la Russie tsariste en 1900, d'un père, docteur en sciences et industriel, et d'une mère écrivain. Ses parents, juifs laïcs, se séparent alors qu'elle a deux ans. Elle vit d'abord à Paris avec sa mère qui s'y installe, retrouve régulièrement son père en Russie. À partir de 1905, la situation s'inverse : sa mère retourne vivre en Russie, et son père, touché de près par l'antisémitisme, remarié, vient habiter Paris. À partir de là, l'enfant vit avec son père et ne voit presque plus sa mère jusqu'à son âge adulte. *Enfance*, écrit en 1982, évoque cette inquiétude existentielle née de ce ballotage entre deux pays et deux langues, raconte l'amertume de la séparation, l'expérience de la scolarité, le besoin de trouver dans la langue un monde propre et un refuge.

Tout était venu de l'enfance, alors, longtemps après, il fallut en parler, avec la distance qui permet l'ironie. - *Alors, tu vas vraiment faire ça ?* « *Évoquer tes souvenirs d'enfance* »... *Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux « évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.*

- *Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...*

Ainsi commence le récit, *Enfance*, où l'enfant se parle à elle-même et s'invente un double avec qui elle converse librement, où la mère demeure beaucoup présente, sans doute parce que mystérieuse Absente... - *Sois juste, il lui est arrivé pendant cette maladie de venir s'asseoir près de ton lit avec un livre.*

- *C'est vrai, et pas avec un livre à elle, avec un livre à moi, je le vois maintenant, je le connaissais bien... c'était une édition pour enfants de la Case de l'oncle Tom. (...) Maman me lit de sa voix grave, sans mettre le ton... les mots sortent durs et nets... par moments j'ai l'impression qu'elle ne pense pas beaucoup à ce qu'elle lit... quand je lui dis que j'ai sommeil ou que je suis fatiguée, elle referme le livre très vite, il me semble qu'elle est contente de s'arrêter...****

Pour faire plaisir à son père, elle entreprend des études de chimie, avant de s'orienter vers le droit. Sur les bancs de la Sorbonne, elle rencontre celui qu'elle épousera peu après en 1925, Raymond Sarraute (1902-1985). Elle est d'abord avocate et jeune mère de trois enfants ; c'est en 1932 qu'elle se lance dans l'écriture et commence les premiers textes de *Tropismes*, encouragée par son mari, avec la seule conviction que le roman n'existe plus. Elle commence à écrire, juste attentive au mouvement pris spontanément, « comme on écrit un poème, sous une impression très forte » - dira-t-elle plus tard - comme s'il était question de prendre la sensation en elle-même, sans support de personnages visibles, sans aucune action romanesque - déjà persuadée que les intrigues étaient admirables à l'époque de Balzac, mais qu'on ne pouvait plus refaire ce qui avait déjà été fait. Elle a trente-neuf ans quand, en 1939, *Tropismes* qui a été refusé par les Éditions Gallimard et Grasset, est accepté chez Denoël. Ses textes brefs, petits poèmes en prose, ont été écrits loin de tout milieu littéraire. Elle leur a choisi un titre emprunté à la biologie pour rappeler ce qu'elle veut dire, montrer l'essentiel de sa vision du monde et son entreprise littéraire : inventer un langage qui puisse exprimer l'infiniment petit en constante migration, ces mouvements imperceptibles à l'origine de nos gestes, de nos paroles, ces sentiments que nous pouvons éprouver, qu'il est possible de définir. Lors de sa publication, le livre tombe dans le silence. Puis, la guerre éclate, Nathalie Sarraute est confrontée au fait d'être juive : en 1941, en application des lois antisémites, elle est radiée du barreau. Elle se met à travailler à son premier roman, *Portrait d'un inconnu*. En 1959, la première phase de son œuvre est déjà en place, et c'est à Milan, où elle est invitée autour d'un débat sur le Nouveau Roman, qu'elle se prononce. « On m'a demandé de

dire quelques mots sur le nouveau roman et sur mes propres efforts. Je n'ai pas grand-chose à dire sur les tendances générales du nouveau roman parce que c'est un mouvement qui rassemble des écrivains qui travaillent dans des domaines très différents, parfois presque diamétralement opposés (ainsi Robbe-Grillet et moi, nous faisons à peu près le contraire l'un de l'autre), mais s'il y a quelque chose qui nous unit, c'est un certain besoin de renouvellement des formes romanesques, un certain désir d'acquiescer une liberté d'expression que la critique officielle et traditionnelle nous a longtemps interdite puisqu'elle continuait et continue encore souvent à juger les romans d'après des critères que nous considérons comme désuets. »**** Plus loin, elle s'en expliquait en relevant le rôle du caractère du personnage dans le roman, l'importance exagérée selon eux accordée à l'anecdote.

En 1964, elle fait son premier voyage aux États-Unis, et elle ignore encore qu'elle y retournera, par la suite, près de treize fois, le plus souvent accompagnée de son mari, jusqu'en 1995. Elle s'émerveille de l'architecture new-yorkaise, de la richesse des collections des musées, est heureuse de la qualité d'accueil des étudiants, du travail qu'on attend d'elle, des enseignants ou des chercheurs qui l'admirent, la sollicitent. Elle s'adresse toujours à son mari par son surnom, *Chien-Loup*, l'encourage à venir la rejoindre, parce qu'il lui manque, le persuade à plusieurs reprises qu'il serait parfaitement en terre conquise, à San Francisco, en Californie comme à New-York. Elle embrasse le siècle, morte en 1999, à Paris. Dans un doux portrait pour *Télérama*, Michèle Gazier qui était allée la rencontrer, la dessinait,

comme on l'imagine : « Parfois, l'hiver, lorsque le jour tombait trop tôt, elle se laissait envahir par une mélancolie profonde dont on ne savait trop si elle était née de son âme russe ou de sa mémoire juive. Et là, dans la pénombre grise de ces fins d'après-midi qu'on aurait aimé voir s'attarder sans fin, elle vous racontait des histoires en buvant un whisky-Perrier et en fumant des cigarettes blondes. »*****

.....

*Nathalie Sarraute, *Enfance*, Gallimard, Folio, 1983, exergue
 **Nathalie Sarraute, *Lettres d'Amérique*, Gallimard, 2017 (édition de Carrie Landfried et Olivier Wagner) Lire l'article de Gaëlle Obiégly, été 217, sur les *Lettres d'Amérique*
 *** *Enfance*, op.cité, p.39
 ****Nathalie Sarraute, *Portrait d'un écrivain* (catalogue d'exposition), textes réunis par Annie Angremy, BnF, 1995
 *****Michèle Gazier, « Nathalie Sarraute, une aventurière intérieure », *Télérama*, 26 février 2002

Sur le site de France Culture :

<https://www.franceculture.fr/personne-nathalie-sarraute.html>

Nathalie Sarraute, *Lettres d'Amérique*.

Par Gaëlle Obiégly (FloriLettres n°185) : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/nathalie-sarraute-lettres-damerique-par-gaelle-obiiegly>

Séraphine 1864-1942

Catalogue raisonné de l'œuvre peint

Par Gaëlle Obiégly



La couverture du catalogue raisonné de l'œuvre peint de Séraphine Louis, dite de Senlis, reprend un détail de son œuvre. Ce qui a pour effet de nous emmener dans la matière picturale dense comme un sous-bois. Elle est aussi foisonnante que l'écriture qui recouvre ses lettres. On ne peut pas parler de correspondance. On ne peut pas

vraiment parler non plus d'écriture ; si l'écriture est considérée comme un moyen de communication. L'auteur de l'ouvrage nous montre dès la première de couverture l'univers grouillant de Séraphine qui se prolonge sur les lettres reproduites sur les deuxième et troisième de couverture. C'est un ouvrage riche et, en même temps, assez dépouillé. À l'image de cette grande artiste auquel ce livre rend hommage.

Séraphine* est née dans un village. C'est une petite paysanne qui est devenue servante vers l'âge de 13 ans. On l'a placée dans différentes familles. Elle a quitté ce type d'emplois pour servir dans un couvent. Puis elle revenue dans des familles. C'est alors qu'elle s'est mise à peindre. Elle est ainsi servante le jour et artiste peintre pendant son temps libre. Peintre du dimanche, d'une certaine façon. Son art, elle l'exerce dans son logement. Elle y vit seule. Séraphine est restée célibataire. Dans ses lettres, écrites à l'asile d'aliénés où elle a fini sa vie, elle est obsédée par divers sujets et images et elle se dit enceinte de jumeaux. Elle a certes perdu la raison mais n'est-ce pas une symbolisation de sa double carrière, de sa vie divisée ? Toutefois, aurait-elle été une artiste reconnue si elle n'avait pas été aussi une servante ? C'est, en effet, dans une des familles qui l'employaient qu'elle a rencontré Willem Uhde**. C'est un mar-

chand d'art. Il sera pour elle à la fois un ange et un démon. Ange gardien, parce qu'il l'a découverte. Il a apporté à Séraphine un certain bien-être et la reconnaissance. Démon aussi, car il a abandonné sa protégée pendant des moments difficiles, pendant la première Guerre mondiale notamment. Il la laisse dans le désarroi. Willem Uhde a fait beaucoup pour Séraphine, certes. Mais elle peignait déjà depuis dix ans avant qu'il ne tombe sur un de ses tableaux chez des petits-bourgeois de Senlis. Elle avait même vendu quelques petites toiles. Il lui arrivait aussi d'échanger un tableau contre de la nourriture. Willem Uhde a brodé l'histoire de cette découverte dans le but louable de valoriser Séraphine mais aussi de se donner à lui-même une grande importance. Cela a fini par devenir impossible pour Séraphine. Elle n'arrivait plus à gérer sa vie complexe : elle agit comme servante et jouit d'une reconnaissance d'artiste. Ses comportements sont devenus de plus en plus bizarres et elle a définitivement sombré dans la folie. Le 1er février 1932 elle est hospitalisée puis internée jusqu'à sa mort survenue dix ans plus tard. Une coupure de journal relate la crise qui lui vaudra de finir sa vie à l'asile d'aliénés. À partir de ce moment, elle n'a plus voulu peindre. « On ne travaille pas à l'art dans ces établissements, ça ça ne représente pas mon genre de métier ni ma profession ... » (sic)

Pendant ses dix années à l'asile de Clermont, elle n'a pas voulu de pinceaux ni de toiles ni de couleurs. De quoi écrire, simplement. On voit, en dé-



chiffant ses lettres, qu'elles lui sont un exutoire. Et peut-être une compagnie. Car en dix ans elle n'a reçu aucune visite. Elle est morte le 11 décembre 1942. Tout le monde l'avait alors oubliée. Son œuvre artistique est puissante. On s'en aperçoit en parcourant ce catalogue aux reproductions de qualité sur papier mat. Il faut aussi souligner que c'est la première édition intégrale des lettres de Séraphine. Lettres qu'elle signe « Séraphine Louis-Maillard la sans rivâle » (sic). Son orthographe et sa syntaxe sont particulières. Cela rend la lecture des lettres difficile, même dans leur version dactylographiée. Celle-ci accompagne chaque image de la lettre originale. C'est quasiment illisible. On repère des bribes de phrases mais dans leur forme et leur contenu ces lettres sont opaques. Très peu de lettres ont été conservées de la quantité écrite par Séraphine pendant ses dix ans à l'asile. Ce sont souvent des lettres où la récrimi-



nation, le dégoût le disputent au mysticisme. Des lettres combattives qui contredisent l'idée d'une servante dévouée. Séraphine Louis-Maillard, la sans rivâle a des exigences et des indignations. Elle les exprime ; elle les martèle. La plupart du temps, les destinataires ne reçoivent pas les lettres qui leur sont adressées. Elle leur fait part de ses inquiétudes, du manque de nourriture.

La feuille quadrillée est devenue le seul espace où elle puisse s'exprimer. C'est un exutoire, un lieu de plaintes. Alors que les toiles lui offraient une surface pour peindre des fleurs, les fleurs d'une âme plus étrange que naïve, on peut voir encore quelque trace de sa passion végétale dans sa calligraphie de vrilles et de tiges. Petite fille, elle était douée pour le dessin et elle avait une belle écriture. L'écriture prendra le relais de la peinture. Séraphine n'a plus que ça à faire : écrire. La joie de peindre fait place à la graphorée. Elle met toute son énergie dans la formulation du délire qui l'habite. Les auteurs du catalogue nous indiquent comment ils ont trouvé ces lettres, comment ils les ont abordées, déchiffrées. Un travail de moine. Il aura fallu beaucoup de patience pour parvenir à les transcrire, car elles sont obscures et touffues. Elles sont aujourd'hui déposées aux archives départementales de l'Oise après avoir croupi dans une boîte en carton qui fut leur purgatoire. Tout un chapitre leur est consacré et les expose. À force de les regarder, on leur trouve une beauté plastique. C'est surtout le foisonnement qui crée une impression, comme sa peinture, de vie excessive et de labyrinthe. En général, dans tout écrit la question du sens est cruciale. Ici, les repères sont introuvables. Les initiales sont nombreuses. Si l'on renonce à une lecture ordinaire on s'ouvre à une expérience esthétique, en fait. Ici la faute d'orthographe débouche sur d'autres sens. Ici la syntaxe déviante est le chemin vers un langage à part. Un langage replié sur lui-même, un langage d'entrelacs, sans perspective. Un langage où la poésie advient

sans avoir été recherchée. À l'asile, Séraphine a totalement renoncé à l'art. « ici ce n'est pas un lieu où l'on travaille à l'art et puis ici tout manque pour y travailler et l'alimentation dont je suis sans cesse victime, je n'ai pas l'aisance ». Le contenu de ses lettres est tout autant trivial, parlant des conditions de son existence, que moral et mystique. Elle semble s'échapper par l'écriture comme elle s'échappait par la peinture. Du reste, celle-ci apparaît peu dans les lettres. On peut lire tout de même un projet d'œuvre : « j'ai beaucoup de planchettes en bois neuf, je dirais à un menuisier de les mettre en caisses et je les peindrais ces caisses » (sic).

On les imagine, ces caisses conçues et peintes par Séraphine.

*Séraphine Louis, née à Arsy (Oise) le 3 septembre 1864 et morte le 11 décembre 1942 à Villers-sous-Erquery (Oise)

**Wilhem Ude né le 28 octobre 1874 en Allemagne et mort le 17 août 1947 à Paris.



Séraphine
catalogue raisonné de l'œuvre peint.

Directeur de publication : Pierre Guénégan

Préfacier : Olivier Lorquin

Textes : Anne Caroux • Maryline Clin • Françoise Cloarec • Pierre Guénégan • Patrick Martin-Mattera • Marie-Amélie Ortas-Peretti

Éditions Lanwell & Leeds Ltd, mars 2021

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar, Gaëlle Obiégly et Mikaël Gómez Guthart

Romans



Alain Duault, *Une femme de feu. Le roman de la Malibran*. Maria Malibran a été la Callas du XIXe siècle. Le musicien, poète et essayiste Alain Duault s'est penché sur le destin hautement romanesque de cette cantatrice légendaire. Imaginant des archives inédites, une autobiographie qu'elle aurait rédigée peu avant sa fin tragique prématurée, il déroule la flamboyante trajectoire de la plus grande diva de son époque. Née Maria de la Felicidad Garcia, le 24 mars 1808 à Paris, de parents artistes espagnols, elle baigne dès son plus jeune âge

dans l'univers de l'opéra. Son père Manuel Garcia, un ténor réputé, se déplace en famille au gré de ses contrats sur les scènes les plus prestigieuses d'Europe. À cinq ans, elle stupéfie déjà le public et ses proches en remplaçant spontanément la partenaire de son père (prise d'un malaise) dans *Agnès* de Ferdinando Paër. Son père, qui a de grandes ambitions pour elle, lui enseigne le chant et exige un travail acharné. À seize ans, lors d'un concert unique à Londres, sa prestation face au célèbre castrat Giovanni Battista Velluti dans le duo de *Roméo et Juliette* de Zingarelli, lui vaut d'être immédiatement engagée par le directeur du King's Theatre. « (...) je me suis lancée à mon tour dans une improvisation que j'avais voulue dans l'esprit de ces chapeaux à étages, avec des colliers de vocalises, des fusées sonores, tout un tourbillon musical, et pour finir une cadence très hardie dans laquelle je me suis jetée comme un fauve sur sa proie. » Le 7 juin 1825, à dix-sept ans à peine, elle triomphe aux côtés de son père dans le rôle de Rosina dans le *Barbier de Séville* de Rossini. Les plus illustres scènes lyriques se l'arrachent. Dans toutes les villes où elle se produit elle est choyée comme une reine, couverte de fleurs, adulée par un public subjugué par sa voix, sa beauté et l'intensité dramatique de son jeu. Les plus brillants artistes et écrivains de son temps, tels Balzac, Musset, Lamartine, Sainte-Beuve, louent son talent et sa grâce. Elle inspire les compositeurs Rossini (un ami de son père qui l'a vue grandir), Donizetti, Bellini ou Meyerbeer. Femme indépendante au tempérament de feu, elle se libère d'un mariage affligeant avec François Eugène Malibran et découvre le véritable amour avec le violoniste belge Charles de Bériot. L'équitation, sa deuxième passion après le chant, lui sera fatale. Elle meurt des suites d'une chute de cheval, à vingt-huit ans à Manchester le 23 septembre 1836. Éd. Gallimard, 136 p., 16 €. Élisabeth Miso

Autobiographies

Susie Morgenstern, *Mes 18 exils*. À travers ses délicieuses lunettes roses en forme de cœur, Susie Morgenstern pose un regard lucide, sans tabous et drôle sur sa propre existence. À soixante-seize ans, la star de la littérature jeunesse (traduite en vingt langues) se confie dans une autobiographie joyeuse, articulée en 18 traits constitutifs de son identité, ses 18 exils comme elle les nomme. Elle voit le jour à Newark dans le New Jersey en 1945,



dans une famille aux origines ukrainiennes et polonaises, portée par de fortes personnalités féminines. Sa mère « une mine d'or d'encouragements » berce ses trois filles de positivité et d'optimisme, leur soufflant que rien n'est impossible pour elles. Ses sœurs Sandra et Effie sont « hors normes, explosives, inattendues, anticonformistes, incomparables, farfelues, le fun incarné, drôles, inimitables. » Naître fille la confronte à la déception de ses parents et aux limites de leurs ambitions quant à son avenir. Entrer à l'école la comble de bonheur.

Dès qu'elle sait lire et écrire, ces deux activités deviennent indispensables à son épanouissement. À l'école ou chez elle, elle est perçue comme une intellectuelle. Elle a « grandi dans une maison tellement bruyante, où tout le monde parlait en même temps, que le seul moyen de placer un mot était de l'écrire. » Être juive est son ancrage le plus profond, ce qui la définit viscéralement. Elle rencontre Jacques Morgenstern, son mari mathématicien à l'université hébraïque de Jérusalem et le suit à Nice. « Avec ma mère et mes deux sœurs, nous formions un clan ; elles sont mes racines. Quand je suis partie vivre en France, je me suis sentie hors sol. » Elle a adoré cet homme, son exceptionnelle intelligence comme ses tourments. « C'est étonnant de considérer que tomber amoureux est un exil. Peut-être parce qu'il faut partager son être, jusque-là exclusivement à soi, avec un autre. » Se retrouver veuve à quarante-neuf ans, la jette dans un état d'errance. Dix ans plus tard, elle retrouve un équilibre auprès de Georges. La plus grande aventure de sa vie a été d'être mère, sa plus belle récompense d'être grand-mère. L'auteure de *Lettres d'amour de 0 à 10*, parle également de son rapport à l'écriture, du plaisir immense que lui procurent ses rencontres dans les écoles, les salons du livre et les librairies. Chaque page de cette exploration intime porte la trace de son esprit pétillant et de son amour infini pour la vie. Éd. L'Iconoclaste, 224 p., 19 €. Élisabeth Miso

Récits



Julien Blanc-Gras, *Envoyé un peu spécial*. « Envoyer une carte postale, c'est tenter de dire beaucoup en peu de mots. C'est une politique du fragment pour rendre compte du réel. Saisir l'instantané signifant. » Julien Blanc-Gras, journaliste et écrivain voyageur, a rassemblé ici quelques souvenirs de ses nombreuses péripéties autour du globe comme autant de petites capsules de saveurs lointaines qu'il adresse au lecteur. Une trentaine de destinations, de courts récits, qui reflètent sa curiosité des autres, sa capacité à se fondre dans n'importe quel milieu et à accueillir avec humour les situations et

les rencontres les plus insolites. Son premier séjour linguistique aux États-Unis, au Kansas, à l'âge de seize ans, s'est soldé par un ennui mortel et une attirance sexuelle non assouvie pour la mère de famille qui l'hébergeait. Las Vegas lui est apparue comme un mirage avec son architecture de parc d'attractions et ses femmes botoxées. Il est tombé sous le charme de Valparaiso, « ville propice à la rêverie ». Au cap Horn, dans ce paysage austère battu par les vents, il s'est senti « en tête à tête avec la création, pour une conversation chuchotée avec la nature » et a été chaleureusement reçu par le gardien du phare en uniforme impeccable. En Indonésie, il a accompagné un stage de survie, tenté de fermer l'œil dans un hamac à trois mètres du sol et chanté du Eddy Mitchell pour faire fuir les varans. Sur l'île de Honshu au Japon, il a enduré sans ciller l'éprouvant rite d'initiation des Yamabushi, des ermites montagnards. Au Népal, il a survolé en parapente le Machapuchare, montagne sacrée pour les hindous. En Iran il a testé les sports d'hiver ivre. Au Swaziland il a assisté à la danse des roseaux, qui réunit toutes les femmes vierges venues danser devant le roi une journée entière. Tous ces voyages, toutes ces merveilles entrevues n'ont

cependant pas détrôné dans son cœur Gap dans les Hautes-Alpes, sa terre natale. La pandémie de Covid-19 a bloqué sa quête de mouvement, rendant plus criante encore à ses yeux la nécessité de ne pas se replier sur soi et de s'ouvrir à d'autres réalités que la sienne. « Il faut sortir de sa bulle, plus que jamais, à l'heure des confinements mentaux et de l'atomisation identitaire. C'est un principe élémentaire d'hygiène intellectuelle, un geste barrière contre les biais de confirmation et la polarisation qui contamine les consciences. Sortir de chez soi c'est sortir de soi. En s'éloignant de ses bases, on se rapproche de l'universel. » Éd. Stock, 320 p., 20,50 €. [Élisabeth Miso](#)



Olivier Haralambon, *Le coureur et son ombre*. C'est une ode au vélo. « (...) à ne fréquenter que des cyclistes pendant des années, à ne vivre que comme eux, j'ai dû me rendre à l'évidence : les livres ne rendent pas plus malins, la course cycliste oui. Vous les croyez des brutes, ils sont délicats comme des danseuses, subtils plus que bien des écrivains, faute de quoi ils n'avanceraient pas. » (...) L'auteur sait de quoi il parle : ancien coureur et philosophe, il livre une déclaration d'amour à la course cycliste et au vélo – cet engin qui l'émeut, qu'il connaît, qu'il a pris l'habitude de caresser comme on

caresse un instrument de musique, corps et machine faisant corps : intelligent, à l'encontre de toutes les idées reçues. Car le vélo est une affaire d'esprit et de délicatesse. Il décrit avec une certaine tendresse cette relation charnelle, physique, entière, qui lie le coureur cycliste à son vélo, mais aussi à la route, à la nature, ce rapport intime qui le lie à la pédale, « repoussant derrière lui le bitume et le temps ». Il n'est pas de plaisir sans effort ni sans douleur, jusqu'à ce corps qu'il semble soigner avec violence, tant de l'extérieur, le cycliste nous apparaît sec, émacié, stoïque, moulé dans son vêtement. Le cycliste vit en roulant, son quotidien y passe, voire son existence, voilà pourquoi il est solidaire de ceux qui sont comme lui arrimés nuit et jour à leur vélo, partageant avec eux, tout ou presque ; le froid, les pluies, la chaleur, les étapes qui n'en finissent pas, les haltes salvatrices. Avec nostalgie, il évoque les régimes haricots verts – pas de vin, les cent bornes par jour pour s'entraîner ou rien, une dizaine d'années à aimer la course cycliste, à ne fréquenter que ses pairs, à n'aimer rien d'autre que le vélo, à s'entraîner durement ; à ressentir, des années après, alors que le corps a un peu vieilli, l'envie de retrouver ces émotions vives, rêvant même certaines nuits de ses courses passées. Éd. Premier Parallèle Poche, 2021, 160 p., 9 €. [Corinne Amar](#)

Correspondances

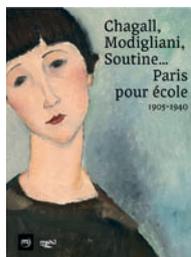


Daniel et Marianne Halévy – André Spire, *Correspondance, 1899-1961. Des ponts et des abîmes : une amitié à l'épreuve de l'histoire*. Édition établie par Marie-Brunette Spire-Uran. C'est à bien y regarder une compilation d'instantanés des passions politiques et intellectuelles du siècle passé face à laquelle nous nous trouvons ici. Une exposition de photographies extrêmement rare, essentielle, puisqu'immuablement enveloppée d'une épaisse brume. La correspondance entre André Spire (1868-1966) et Daniel Halévy (1872-1962), « deux hommes que tout oppose : milieux sociaux,

financiers, culturels, religieux, formations intellectuelles, occupations, métiers, loisirs, caractères » comme le rappelle dans son introduction Marie-Brunette Spire-Uran, déjà maître d'œuvre des correspondances d'André Spire avec Ludmila Savitzky et Jean-

Richard Bloch. C'est également l'occasion de redécouvrir l'œuvre d'André Spire (dont Albin Michel a tout récemment eu la bonne idée de republier ses *Poèmes Juifs*). Poète, essayiste, un temps proche de Charles Péguy et de ses fameux *Cahiers de la Quinzaine* – tout comme Daniel Halévy –, théoricien et ardent promoteur du vers libre (encensé outre-Atlantique en 1931 par un certain Jorge Luis Borges n'hésitant pas à le mettre sur le même plan qu'Heinrich Heine), il participe également avec Albert Cohen à l'aventure de *La Revue Juive* (émanation éphémère de la *NRF* au milieu des années vingt). André Spire et Daniel Halévy s'étaient dans un premier temps liés d'amitié dans le contexte déchaîné de l'affaire Dreyfus et s'étaient découvert une sensibilité commune notamment pour les questions sociales. En 1940, André Spire et son épouse trouveront refuge aux États-Unis où il achèvera la rédaction de son classique *Plaisir poétique et plaisir musculaire* (José Corti, 1949). Suivent alors des années de silence imposées bien évidemment par la guerre puis par la réticence légitime d'André Spire à raviver cette relation rompue pour des raisons idéologiques : Daniel Halévy ayant pleinement embrassé le projet du Maréchal Pétain dont on rappellera qu'il milita activement après-guerre pour la réhabilitation. En janvier 1953 André Spire lui écrit : « hélas que de morts empêchent maintenant nos routes de se rejoindre ? ». La réconciliation sera lente mais elle aura pourtant bien lieu. Ce volume monumental, tant par son contenu que par sa taille (il comprend quelque sept-cent trente-neuf lettres croisées s'étendant sur plus de six décennies) enseigne en outre que cette longue et périlleuse amitié aura su résister aux tourments dramatiques du XXe, à l'Histoire « avec sa grande hache » selon l'expression popularisée par Georges Perec, grâce au génie et à la singulière profondeur du commerce épistolaire. Éd. Honoré Champion, 1152 p., 48 €. [Mikaël Gómez Guthart](#)

Catalogues d'exposition



Chagall, Modigliani, Soutine... Paris pour école, 1905-1940. Le catalogue rend hommage à une époque effervescente et accompagne la fabuleuse exposition qui a lieu au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, à Paris (jusqu'au 31 octobre 2021), laquelle offre à voir en plus de 130 œuvres, des documents inédits ; dessins, journaux d'époque, lettres d'artistes ... Une génération d'artistes juifs – allemands, bulgares, hongrois, polonais, russes, tchèques, italiens – arrivent à Paris entre 1900 et 1914, fascinés par la

capitale, étrangers venus de partout dans le monde, fuyant les discriminations ou une situation économique malheureuse. Au peintre et ami polonais, Simon Mondzain, cette émouvante missive de Moïse Kissing un 15 avril 1917, dit beaucoup d'une communauté qui vit au jour le jour, soudée : « La tristesse émane de ta lettre – tu es trop énervé (...) tu dois te ficher de tout, mon vieux, et surtout ne pas donner accès en toi aux pensées noires. Tu dois être convaincu fortement que tu reviendras sain et sauf de la guerre et croire en ta bonne étoile. » Tâtonnant, ils cherchent pour leur activité artistique, un contexte libre, moderne – même s'ils ne sont pas toujours les bienvenus. Ils susciteront, dès les années 1920, un antisémitisme virulent – à tel point qu'on parlera d'un « art juif ». Parmi eux, Marc Chagall, Chaïm Soutine, Amedeo Modigliani, Jules Pascin, Jacques Lipchitz, Ossip Zadkine, mais également des artistes moins connus, des poètes, des écrivains, des acteurs... On les retrouve notamment au vieux café du Dôme, à Montparnasse faisant – comme Pascin – des petits dessins sur des bouts de papier journal, ou dans cet atelier du XVe arrondissement, la Ruche, un lieu d'accueil créé par le philanthrope Alfred Boucher pour quelques deux-cents créateurs, où le yiddish était la langue commune pour beaucoup d'entre eux qui ne connaissaient aucun mot de français ni rien de la vie de cette ville. Un catalogue pensé comme une œuvre d'art en lui-même. Éd. Rmn-MAHJ, 272 p., 25 €. [Corinne Amar](#)

Essais



Judith Schlanger, *Une histoire de l'Intense*. Dans ce nouveau livre, Judith Schlanger étudie la manière dont Tolstoï conçoit l'histoire. Elle nous propose une lecture de *Guerre et Paix* sous un certain angle, celui de la philosophie de l'histoire qui s'y déploie. Bien évidemment, il ne s'agit pas d'en faire un roman de genre, un roman historique, mais d'apprécier la pensée de Tolstoï en la matière. Tolstoï considère que si on met les choses à plat ou si on regarde les choses d'un peu plus loin, la politique existe très peu. Regarder les choses de loin, c'est les

regarder dans une perspective historique. L'histoire a pour objet la vie des humains. Et la vie des humains, c'est avant tout les mouvements des peuples. On peut entendre le terme « mouvement » dans un sens géographique et dans un sens social. La politique, ses stratégies, ses débats, ses décisions ont une incidence, certes, mais minime. Le hasard joue un rôle beaucoup plus important.

Les phénomènes massifs sont comme des cyclones. Ce sont des forces naturelles et obscures. Et, bien sûr, les phénomènes massifs qui font l'histoire, ce sont les mouvements de population. Certains voudraient que l'histoire ait un sens. Pour Tolstoï, rien de moins sûr. Ce qui est manifeste, en revanche, c'est que la durée historique brasse des populations et fait advenir un « kaléidoscope de migrations ». L'expression est de Judith Schlanger. Le pouvoir est avant tout un rapport à la masse et non pas un ordre à part où les chefs cogitent. Et en situation de guerre, leurs décisions peuvent être moins efficaces que la force torrentielle de la nature et « de tous les infiniment petits jetés ensemble en désordre ». Éd. Hermann, 100 p., 22 €. Gaëlle Obiégly

Revue

Parution du n°46
Autour de Simone de Beauvoir



Simone de Beauvoir, juillet 1946, L. Mitterand

Les Moments littéraires n°46, la revue de l'écrit intime, juin 2021 Autour de Simone de Beauvoir. Directeur de publication : Gilbert Moreau. Le journal intime de Simone de Beauvoir, diariste intermittente, est encore largement à découvrir. Les deux extraits inédits que nous publions appartiennent aux années 1945 et 1946. Le premier est un carnet de voyage tenu en 1945 lors d'un séjour à Madrid

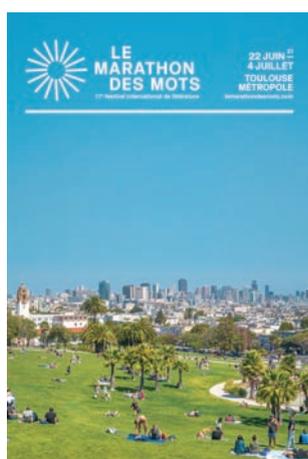
où l'écrivaine passa quatre jours, dans l'intention d'écrire un reportage pour *Combat* – le journal de Camus. Le second reprend les pages de son journal d'août 1946. Au travers de cette chronique parisienne, nous découvrons le couple Sartre-Beauvoir au cœur de la vie intellectuelle, artistique et politique parisienne. Ces deux extraits sont présentés par Sylvie Le Bon de Beauvoir. Dans *La Force des Choses*, Simone de Beauvoir évoque à plusieurs reprises Blossom Douthat, une jeune américaine (appelée Joan par l'auteur) qui, au cours d'un séjour en France (1957-1958), rencontre l'écrivaine. Les *Moments littéraires* publient l'année 1958 du journal de Blossom que Simone de Beauvoir qualifie, dans ses *Mémoires*, d'« extraordinaire » et d'« extravagant ».

Claudine Krishnan retrace le parcours des 17 volumes de ce journal que Blossom laissa à Simone de Beauvoir avant de revenir aux États-Unis. Le sommaire du n°46 : <http://lesmomentslitteraires.fr>. [Présentation de l'éditeur](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



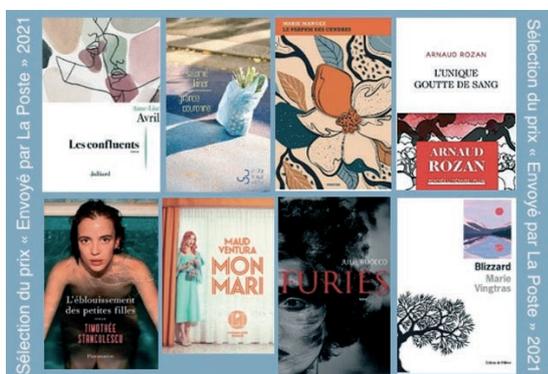
Marathon des mots • 17e édition Du 22 juin au 4 juillet 2021 - Toulouse Pop culture

La 17e édition du Marathon des mots aura lieu du 22 juin au 4 juillet 2021 à Toulouse, dans sa métropole et en région Occitanie, dans le strict respect des protocoles sanitaires.

À cette occasion, le Marathon des mots fera sa pop révolution, s'emparant de la pop culture et des cultures urbaines pour une édition qui réunira une centaine d'écrivains et d'artistes : « Le Marathon des mots durera exceptionnellement une dizaine de jours. Nous proposerons une édition vivante, curieuse et colorée, dédiée à la pop culture, doublée d'un voyage dans une Californie rêvée et d'un grand marathon des idées, intitulé « Et maintenant ? », annoncent Serge Roué et Dalia Hassan, directeurs du festival.

À l'habitude, le festival offrira plus de 150 rendez-vous littéraires et musicaux, programmés dans 44 villes de la métropole toulousaine et de la région Occitanie. Science-fiction, fantasy, polar, BD, séries, sports, danse, musique, cultures urbaines, le livre vibrera au diapason des grandes révolutions culturelles, politiques et sociales de ces 50 dernières années – des feux encore vifs de la contre-culture californienne à l'extraordinaire vitalité des cultures pop d'aujourd'hui.

Le site du Marathon des mots : <https://www.lemarathondesmots.com/>



Les 8 ouvrages sélectionnés pour la 7e édition du prix « Envoyé par La Poste » ont été dévoilés au Marathon des mots par Olivier Poivre d'Arvor, président du jury, le samedi 3 juillet.

Le prix « Envoyé par La Poste » 2021 sera décerné fin août.

Les livres sélectionnés en 2021

Anne-Lise Avril, *Les Confluents*, Julliard
 Salomé Kiner, *Grande Couronne*, Christian Bourgois Éditeur
 Marie Mangez, *Le parfum des cendres*, Finitude
 Arnaud Rozan, *L'Unique goutte de sang*, Plon
 Julie Ruocco, *Furies*, Actes Sud
 Timothée Stanculescu, *L'éblouissement des petites filles*, Flammarion
 Maud Ventura, *Mon mari*, l'Iconoclaste
 Marie Vingtras, *Blizzard*, l'Olivier

<https://www.fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-envoye-par-la-poste-2021>



Festival de la correspondance • 25e édition Du 6 au 10 juillet 2021 - « Révolutions »

Mardi 6 juillet

LECTURE SPECTACLE
20h00 - 21h00

avec le soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste

« Est-il possible que je sois destinée à passer mes jours dans un tel siècle et avec de tels hommes ? »

Correspondance de Marie-Antoinette, Reine de France.
avec Noémie Gantier et François Deblocq
mise en espace Yves Beaunesne
adaptation Virginie Berling



Les lettres de Marie-Antoinette, écrites dans une langue française remarquable d'élégance et de justesse, nous font entrer dans une intimité et dans l'Histoire. Nous entendons sa voix de toute jeune fille, encore docile, parfois gaie, parler à sa mère l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, la jeune femme se confier à son frère l'empereur Joseph II, la reine mener des tractations avec ses conseillers, la femme plus mûre rassurer le comte de Fersen, le personnage historique parler à ses juges et à la postérité. Espièglerie, émotion, lucidité : la plume de Marie-Antoinette exprime tout. La légèreté, que certains qualifient de frivolité, se mue au fil des ans en une gravité, une conscience politique, un courage, et une dignité qui feront entrer cette reine de France dans la légende.

Mercredi 7 juillet

RENCONTRE LITTÉRAIRE
10h15 - 10h45

animée par Catherine Pont-Humbert
avec le soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste

avec Dima Abdallah
pour *Mauvaises Herbes*, Sabine Wespieser, 2020 (Prix Envoyé par la Poste 2020)

Mauvaises herbes est un premier roman même si l'auteure écrit depuis toute petite. Ce roman est avant tout une histoire d'amour entre une fille et son père sur fond de guerre civile. Deux personnages profondément étrangers à la violence dans laquelle ils vivent, exilés parmi les leurs et qui s'enferment dans un mutisme. C'est un amour qui ne se dit pas mais le dialogue naît par chapitres interposés et se fait à travers le lecteur. C'est aussi l'histoire d'une perte. Celle d'un pays et d'un père au même rythme.

Lire l'entretien avec Dima Abdallah, par Nathalie Jungerman, sept. 2020, *FloriLettres* n°213 : <https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/florilettres/florilettres-ndeg213-dima-abdallah-laureate-du-prix-envoye-par-la-poste-2020>

REMISE DU PRIX SÉVIGNÉ - SUIVIE D'UNE RENCONTRE LITTÉRAIRE
11h15

animée par Catherine Pont-Humbert
avec le partenariat du Prix Sévigné et de la Fondation d'Entreprise La Poste

avec Olivier Muth
pour *Correspondance croisée 1935-1954 Louise de Vilmorin - Jean Hugo*, Éditions Honoré Champion., 2019

« Ce qui m'intéressait dans les échanges épistolaires et notamment ceux avec Jean Hugo, c'était, non pas tant les aspects biographiques ou intimes (même si l'expression du sentiment amoureux est très intéressante), mais la genèse de l'œuvre littéraire. Je pense que les ayants droit de Jean Hugo – qui ont autorisé la publication de ces lettres – ont bien compris l'intérêt qui était le mien : montrer, avec cette correspondance, l'élaboration d'une esthétique, le processus créatif de Louise de Vilmorin et l'influence qu'a eu Jean Hugo sur son écriture, surtout poétique. » (Extrait de l'entretien avec Olivier Muth. Propos recueillis par Nathalie Jungerman, nov. 2019, *FloriLettres* n°208 : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg208-louise-de-vilmorin-et-jean-hugo-correspondance>)

Samedi 10 juillet

LECTURE SPECTACLE
20h-21h

avec le soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste

Frida Khalo « Plusieurs vies ne me suffiraient pas. »
Avec Olivia Ruiz
et ses musiciens David Hadjadj, clavier, Vincent David, guitare
Mise en voix Jérémie Lippmann
Adaptation Virginie Berling

D'origines mêlées, Frida Kahlo naît au Mexique dans le petit village de Coyoacán. Son enfance merveilleuse prend fin le jour du terrible accident de la circulation qui lui brise la colonne vertébrale. Et c'est dans son lit de douleur que Frida se met à peindre. La vie de Frida Kahlo est traversée d'amour, d'amitié, de peinture, de préoccupations sociales, d'engagement politique, et d'une tumultueuse passion pour le peintre Diego Riviera, icône nationale, qu'elle épousera deux fois. Le couple hors normes partage « la volonté de découvrir, d'aimer ce qui est découvert, avec cette douleur de toujours le perdre ». Elle écrit à ceux qu'elle aime, elle raconte le monde qu'elle découvre et sa vie qui tour-

billonne. Et sous sa plume se télescopent brusquerie et humour, désespérance et joie. L'écriture de Frida est sans concession, tant sur le regard qu'elle porte sur le monde que dans son style. Dans ses lettres et d'autres textes personnels, Frida dévoile tout : l'amour – toujours, la douleur du corps – permanente, la politique – révolutionnaire, le courage – sans compromis, la peinture – son travail.

De cette formidable énergie émerge une constante : Frida Kahlo a la liberté chevillée au corps. Alors que son corps meurtri finit par la lâcher, elle s'exclame : « Pourquoi voudrais-je des pieds ? J'ai des ailes pour voler. »

LE PROGRAMME COMPLET : <https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/index.html>

Festival pour l'enfant Idéklic, Des mots pour le dire Du 12 au 15 juillet 2021 • Moirans-en Montagne (39)



Le festival jeune public Idéklic est né en 1990 de la volonté d'enseignants et d'élus de faire accéder, dans une zone rurale (petite montagne), des enfants et adolescents (de quelques mois à 15/16 ans) aux arts et à la culture. L'identité d'Idéklic s'est construite sur une double programmation de spectacles et ateliers de pratiques ou sensibilisation (entre 50 et 60 pour chaque axe). Chaque été pendant 4 jours le bourg de Moirans-en-Montagne (et ses environs) dans le Jura accueille plus de 20000 festivaliers.

Dans le cadre de la défense de la planète et parce que le territoire est en petite montagne, entouré de forêts, de lacs et de rivières, le thème de cette édition est la célébration de la nature, du vivant – végétaux, animaux, humains.

Au cœur du festival, le projet « DES MOTS POUR LE DIRE » proposera au jeune public festivalier un parcours composé de spectacles et lectures adaptés ou tirés de textes littéraires, et de divers ateliers de pratiques liés à l'écriture et au livre. Selon l'âge des enfants, seront privilégiées différentes approches de la lecture et du texte (lu/dit/conté/écouté/écrit/ chanté/joué). De la BD à l'apprentissage du braille, à la carte postale sérigraphiée, à l'illustration, au théâtre et à la création d'album jeunesse, les 13 ateliers d'écriture/lecture/dire du texte seront tous conduits par des auteurs (parfois aussi illustrateurs) et associations reconnues. Parallèlement 6 spectacles adaptés d'ouvrages du patrimoine littéraire sur le thème annuel, dont *Hansel et Gretel* (Grimm), *Pierre et le loup* (Prokofiev), *L'homme qui plantait des arbres* (Giono), *L'appel de la forêt* (London) leur seront proposés.

<https://www.ideklic.fr/le-festival>

Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie • 20e édition Compagnie P.M.V.V. le grain de sable Du 17 juillet au 22 août 2021, « En curiosité »



Depuis 2002, les Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie célèbrent l'écriture et s'engagent en faveur de la transmission : offrir le meilleur de la littérature au public le plus large possible. Chaque année, en juillet et août, de nombreux écrivains, artistes français et européens rencontrent le public réuni autour du plaisir du texte et de la scène : spectacles, lectures musicales, conférences, promenades-lectures, films, ateliers, escapades, expositions, résidence d'artistes, concours d'écriture....

Plus de cent rendez-vous dans des lieux du patrimoine à redécouvrir autrement. Une programmation foisonnante avec des personnalités de renom et de jeunes talents qui fait le pari de la curiosité.

Au programme de la 20e édition anniversaire des Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie : cinq lectures de correspondances de Gustave Flaubert, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance :

1/ Le voyage en Egypte, d'après la correspondance de Gustave Flaubert : Choix des lettres, montage et lecture : Philippe Müller et Vincent Vernillat. Choix musical et piano : Monique Bouvet.

Dim. 18 juillet - 21h - Salle des fêtes Mairie - Houlgate (14510)

Mar. 3 août - 18h - Place de Verdun - Beaumont-en-Auge (14950)

2/ Flaubert et Maupassant, d'après la correspondance de Gustave Flaubert et Guy de Maupassant : Choix des lettres, montage et lecture : Jean-François Perrier

Dim. 25 juillet - 12h - Jardin Espace culturel - Houlgate (14510)

3/ Trouville en Flaubertie, d'après la correspondance de Gustave Flaubert Lecture : Philippe Müller et Vincent Vernillat. Choix musical et piano : Monique Bouvet. Choix des lettres et montage : Christine Lillemer.

Jeu. 6 août - 12h - Jardin Villa Honoré - Trouville-sur-Mer (14360)

Une version itinérante sera proposée le 31 juillet (à 11h) et le 8 août (à 17h) au départ de l'École René Coty.

4/ « Tu aimes trop la littérature, elle te tuera », d'après la correspondance Gustave Flaubert – George Sand : Lecture : Marie-Christine Barrault et Ivan Morane. Choix des lettres et montage : Ivan Morane.
Mar. 10 août - 21h - Casino Salon des Gouverneurs - Trouville-sur-Mer (14360)

5/ Les érections de l'âme, d'après la correspondance Gustave Flaubert – Louise Colet : Lecture : Didier Sandre. Adaptation : André Versaille.
Sam. 14 août - 18h - Jardin Moulin Landry - Houlgate (14510)
<http://www.rencontresdete.fr/>

Prix littéraires



Prix Sévigné 2020 • 25e édition

Le Prix Sévigné, créé en 1996 et que la Fondation soutient depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires. Le Prix Sévigné 2020 sera remis dans le cadre du Festival de Grignan **le 7 juillet 2021 à 11h15, Espace des Conférences.**

Le lauréat : **Olivier MUTH** pour l'édition établie, présentée et annotée de la *Correspondance croisée* entre Louise de Vilmorin et Jean Hugo (1935-1954)
Editions Honoré Champion

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg208-louise-de-vilmorin-et-jean-hugo-correspondance>



Concours

Finale nationale de la 9e édition des Petits Champion de la lecture animée par Christophe Barbier. Mercredi 30 juin 2021 à 14h Comédie-Française, salle Richelieu



Les 14 lecteurs, finalistes de toutes les régions de France métropolitaine et d'outre-mer, ont lu sur la scène de la salle Richelieu de la Comédie-Française un extrait de l'ouvrage qu'ils ont choisi parmi une large sélection de romans jeunesse.

Les lauréats

RAPHAËL (Bourgogne-Franche-Comté) **1er prix**
Petit Champion de la lecture 2021

WAYEEN (Normandie) **2e prix**

ALYSON (Grand Est) **3e prix**

Composition du jury

Aurora, lauréate 2020 des Petits champions de la lecture
François Busnel, producteur de La Grande Librairie, France Télévisions – représenté par
Benjamin François, rédacteur en chef de Si on lisait à voix haute
Sonia Devillers, productrice de L'Instant M, France Inter / Radio France
Antoine Gallimard, président des Petits champions de la lecture
Nicolas Georges, directeur chargé du livre et de la lecture, Ministère de la Culture
Régine Hatchondo, présidente, Centre National du Livre
Anne-Marie Jean, déléguée générale, Fondation La Poste
Gaël Kamilindi, comédien pensionnaire de La Comédie-Française et parrain 2021 des Petits champions de la lecture



Marie Mégard, inspectrice générale, Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports
Étienne Pflimlin, président, Fondation du Crédit Mutuel
Éric Ruf, administrateur général, Comédie-Française

Découvrez la vidéo de la finale à la Comédie-Française :

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/actualites/programme-de-la-finale-nationale/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/finale-nationale-de-la-9e-edition-des-petits-champions-de-la-lecture>



Bourses de voyage Zellidja Cérémonie annuelle le 29 juin 2021 Institut de France, Paris

La Fondation Zellidja a pour objectif de donner aux jeunes l'opportunité de compléter leur formation scolaire par le développement de leur esprit d'initiative et d'engager leur responsabilité dans le cadre de choix et décisions individuels. Elle attribue des bourses pour permettre à des jeunes d'effectuer un voyage d'étude sur le thème de leur choix. Le candidat boursier s'engage à rédiger le résultat de l'étude, un journal de route et un carnet de compte.

Constatant une convergence entre les valeurs dont elles assurent la promotion, à savoir notamment l'attachement à l'écriture, la Fondation d'entreprise La Poste a décidé de soutenir la Fondation Zellidja et contribue notamment à la dotation du prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné pour ses qualités d'écriture dans le cadre de la cérémonie annuelle de remise des Prix et des Bourses.

Cérémonie annuelle de la remise des prix et des bourses de voyage :
remise du Prix d'écriture : le 29 juin, Institut de France, Paris

Information sur les bourses :
<https://www.fondationdefrance.org/fr/fondation/fondation-zellidja>

Émissions

DÉCONFINÉS • saison 02 Épisode 04, le 2 juillet à 20h30 sur LCP



La dernière émission DÉCONFINÉS de cette saison sera diffusée le vendredi 2 Juillet à 20h30 sur LCP et disponible sur YouTube dès le lendemain.

L'émission est consacrée à la question de la détention des mineurs entièrement tournée depuis le musée d'Orsay.

Maitena y reçoit de nombreux invités pour parler de liberté et de culture notamment l'ancienne Garde des Sceaux Rachida Dati, l'avocat Richard Malka ou l'écrivain Olivier Norek.

La bande annonce de l'épisode 04 :
<https://www.fondationlaposte.org/projet/deconfines-saison-02-episode-04-le-2-juillet-20h30-sur-lcp>

Autres manifestations

Expositions

Séraphine Du 25 mai au 31 juillet 2021 Galerie Dina vierny

À l'occasion de la sortie du catalogue raisonné de l'artiste par Pierre Guénégan...

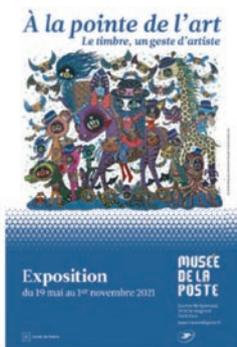
En ce printemps 2021, la Galerie Dina Vierny vous entraîne dans le monde enchanteur de Séraphine de Senlis ! Présentant près d'un dixième du corpus de l'œuvre, cette exposition inédite est la première consacrée à l'artiste à Paris depuis plus de 10 ans. À la fois associée à l'art naïf et à l'art brut, la peinture de Séraphine de Senlis est un phénomène unique dans l'histoire de l'art du XXe siècle.



Séraphine Louis, connue sous le nom de Séraphine de Senlis, élabore son œuvre colorée tout en travaillant. Elle est issue d'une famille modeste. D'abord domestique au couvent de la Charité de la Providence de Clermont-de-l'Oise, elle est, dès 1904, employée comme femme de ménage chez des bourgeois de Senlis. En 1912, elle entre au service du collectionneur et critique d'art Wilhelm Uhde, connu pour avoir découvert et acheté les premières toiles de Picasso, Braque et du Douanier Rousseau. Il sort alors Séraphine de la solitude et lui permet de se consacrer pleinement à la peinture. Uhde doit quitter la France en 1914 et ne reprend contact avec elle qu'en 1927. À partir de cette période, il lui achète tous ses tableaux, décide de l'aider et diffuse son œuvre en France, en Allemagne et jusqu'aux États-Unis. Il cesse tout soutien en 1930, suite à la Grande Dépression. Séraphine, lancée dans des dépenses excessives, en est très perturbée et s'effondre psychologiquement, ce qui met un terme à ces trois années de production fécondes. Elle est internée en 1932 et meurt dix ans plus tard dans l'abandon le plus total. Outre plus d'une centaine d'œuvres, le catalogue réunit biographie, études et édition de sa correspondance écrite durant son internement psychiatrique.

Galerie Dina Vierny - 36 rue Jacob 75006 Paris
<http://galeriedinavierny.fr/exposition/seraphine/>

À la pointe de l'art. Le timbre, un geste d'artiste Du 19 mai au 1er novembre 2021 Musée de La Poste



Le Musée de La Poste présente sa nouvelle exposition temporaire, « À la pointe de l'Art », qui met à l'honneur la création artistique derrière la réalisation des timbres. Du 19 mai au 1er novembre, les visiteurs sont invités, pour la première fois, à découvrir la dimension créative et les différents métiers d'art permettant de donner vie à ces pièces uniques.

Du dessin de l'artiste aux savoir-faire mis en œuvre pour leur fabrication, ce sont tous les secrets de l'art du timbre qui sont dévoilés, d'un point de vue aussi bien technique qu'artistique. Le visiteur commence son exploration par un voyage dans le temps qui le fait remonter à l'origine des timbres-poste, aux prémices de l'art philatélique, par la présentation de divers artistes, maquettes et techniques qui ont pavé la voie de la création française de timbres. L'exposition le conduit ensuite à suivre les différentes étapes de création d'un timbre : comment La Poste choisit elle les œuvres ? Comment un artiste s'exprime-t-il à travers l'art philatélique ? À travers une sélection de maquettes, le visiteur a alors l'occasion de découvrir comment, pour une même commande, chaque artiste laisse libre court à sa créativité sur un thème donné. Enfin, après avoir dévoilé les dessous du geste artistique originel, l'exposition s'attarde sur les techniques de fabrication d'un timbre : gravure (notamment la gravure en taille-douce) et impression.

Musée de La Poste, 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris
<https://www.museedelaposte.fr/>

Lectures

Lecture musicale du Journal d'Hélène Berr Dimanche 17 juillet 2021 à 20h30 Chapelle de la Madeleine à Penmarc'h



Lecture musicale créée par Xavier Bazin pour le Festival du Goéland Masqué (23 mai 2021)
 Extraits choisis par Mariette Job et Xavier Bazin
 Musiques choisies et interprétées par Véronique Briel et Patricia Reibaud
 Beethoven, Mozart, Ravel, Bloch, Chostakovich, ...

Hélène Berr a vingt et un ans lorsqu'elle commence à écrire son journal. L'année 1942 et les lois anti-juives de Vichy vont faire basculer sa vie. Cinquante ans durant, ce manuscrit n'a existé que comme un douloureux trésor familial. Consulté par les chercheurs au Mémorial de la Shoah, l'original du *Journal* d'Hélène Berr est devenu en quelques mois un texte mythique.

À l'issue de la représentation,
 dédicace par Mariette Job, nièce d'Hélène Berr
Journal d'Hélène Berr (Tallandier, Points Seuil, 2008)
Se souvenir d'Hélène Berr (Fayard, 2021)

Billetterie : : places gratuites
 à retirer à Saint Gué Presse Penmarc'h ou sur place, le dimanche 18 juillet à partir de 20h00

Prix littéraires

Prix Clarens du journal intime 2021 Première sélection

Prix Clarens du journal intime 2021

Première sélection



Les membres du jury du Prix Clarens du journal intime se sont réunis pour établir la première sélection de l'édition 2021. Les six livres retenus sont :

Pierre Bergounioux
Carnet de notes 2016-2020, Verdier

René Depestre
Cahier d'un art de vivre, Journal de Cuba, 1964-1978
Édition établie, préfacée et annotée par Serge et Marie Bourjea, Actes Sud

Roland Jaccard
Le Monde d'avant, Journal 1983-1988, Serge Safran éditeur

Albert Memmi, *Les hypothèses infinies, Journal 1936-1962*, Édition établie et annotée par Guy Dugas, ITEM/CNRS éditions, collection « Planète libre »

Anita Pittoni
Journal 1944-1945. Préface de Simone Volpato et postface de Cristina Benussi
Traduit de l'italien par Marie Périer et Valérie Barranger, Éditions La Baconnière

Dumitru Tsepeneag
Un roumain à Paris. Traduit du roumain, avant-propos et notes par Virgil Tanase, P.O.L.

Le jury est composé de Daniel Arsand (écrivain), Monique Borde (enseignante honoraire des lettres classiques), Michel Braud (professeur de littérature française à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour), Béatrice Commengé (romancière et traductrice), Colette Fellous (écrivaine), Jocelyne François (poète et romancière), Gilbert Moreau (directeur de la revue Les Moments littéraires – président du jury), Robert Thiéry (président de la Fondation Clarens pour l'humanisme).

Il se réunira de nouveau au cours de la deuxième quinzaine d'octobre pour établir la sélection finale. Le lauréat sera désigné fin novembre.

En 2020, le prix Clarens du journal intime a été décerné à *Un printemps à Hongo* de Ishikawa Takuboku, traduit du japonais par Alain Gouvret et préfacé par Paul Decottignies, paru aux éditions Arfuyen.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

juin 2021

Abel Gance - Charles Pathé, *Correspondance (1918-1955)*. Édition d'Élodie Tamayo. Avant-propos de Kevin Brownlow. Éditions Gallimard, Hors série Connaissance, 17 juin 2021



Ces 210 lettres inédites nous mettent face à deux personnages de l'histoire du cinéma, que tout paraît opposer : Abel Gance est un metteur en scène pour qui l'expression « septième art » semble inventée, Charles Pathé est un industriel soucieux de réunir le grand public. Leurs âges (Charles Pathé est de vingt-six ans l'aîné), leurs métiers et façons de faire des films sont a priori différents. C'est pourtant cette opposition, nourrie d'espérance, de partage, de fidélité, parfois de désillusion et de colère, qui fait la singularité et la richesse de leur relation – entretenue durant près de quarante ans.

Leurs échanges débutent à la fin de la Première Guerre mondiale, alors que l'hégémonie du cinéma français est fortement ébranlée par l'extension des studios américains. En 1918, Abel Gance, fort du succès de ses premières réalisations, commence à être reconnu par ses pairs. Charles Pathé est quant à lui un industriel renommé, mais sa multinationale, créée en 1896, a essuyé d'importantes pertes de marchés. Tandis que l'un est au début de sa

carrière, l'autre cherche le moyen de conserver sa place. Cependant, les vues de l'industriel et du cinéaste ne sont pas si éloignées. Charles Pathé trouve en Gance un auteur qui lui permettra de poursuivre ses réflexions et même de les appliquer. Quant au metteur en scène, chef de file de l'avant-garde française, il n'oppose pas création et cinéma commercial et s'appuie sur celui-ci pour trouver des capitaux.

De *J'accuse* (1919) à *La Roue* (1923) puis *Napoléon* (1927), les projets naissent et s'accomplissent avec ferveur. Mais les réalisations pharaoniques de Gance, en pleine crise du cinéma, ne sont pas sans créer de frictions. Les ressentiments éclatent quand l'heure des comptes arrive. Le passage au cinéma sonore, marquant la fin de la démiurgie de Gance ainsi que le retrait des affaires de Charles Pathé, laisse place aux écrits mélancoliques.

C'est dans l'expression mouvante de leur sensibilité et de leur pensée du cinéma que cette correspondance, miroir des enjeux de son temps, prend tout son intérêt.

Hommage



Luc Autret, Paris, décembre 2018
© Photo de Catherine Jajolet

LUC AUTRET (28 juillet 1972 - 6 avril 2021)

En février 2008, nous avons interviewé Luc Autret à l'occasion de la parution, chez Claire Paulhan, des *Carnets 1934-1948* d'Henri Thomas dont il avait annoté l'édition. (Florilettres n°92 : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg92-henri-thomas-carnets-1934-1948>).

Chercheur aussi désintéressé que généreux, Luc Autret avait créé en 2010 le site www.revues-litteraires.com, immense répertoire bibliographique de revues littéraires francophones (« et quelques autres ») du xxe siècle à nos jours — « vaste entreprise qui entend donner le plus grand nombre d'informations bibliographiques (avec notamment pour chacune d'entre elles la liste des participants, des traducteurs, des illustreurs) » —, qu'il enrichissait régulièrement avec ferveur.



Florilettres n°92
février 2008
<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg92-henri-thomas-carnets-1934-1948>

Amoureux d'Henri Thomas, il en avait annoté les *Carnets 1934-1948* pour Claire Paulhan et contribué à plusieurs dossiers qui lui avaient été consacrés (*Théodore Balmoral*, *Revue de Belles-Lettres*, *Europe*) ; en 2018, il établissait et postfaçait un inédit, *Silence et soleil dans la chambre*, paru aux éditions Fata Morgana. De nombreux projets étaient en cours, au premier rang desquels une édition intégrale de *La Chasse aux trésors*, réunissant les critiques, comptes rendus et essais littéraires complets d'Henri Thomas ; une histoire de la revue *84* de Marcel Bisiaux ; enfin, des correspondances avec André Gide, Emmanuel Peillet (c'était un fin connaisseur du Collège de 'Pataphysique), Pierre Leyris, Gilles Ortlieb et Jean Paulhan, travaux que Luc menait tout en poursuivant la transcription de carnets inédits.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly, Mikaël Gómez Guthart

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org